

# L'engagement espagnol de Malraux vécu et relaté par son «commissaire politique»

ANDRÉ BÉNIT \*

## RESUMEN

*Procedente de un medio social ultracatólico y conservador, Paul Nothomb militaré muy pronto en el Partido comunista belga y luchará en España, en las escuadrillas organizadas por André Malraux, desde el mes de septiembre del 36 hasta mediados de febrero del 37. De vuelta a Bélgica en mayo del 37, el antiguo «comisario político» del escritor francés seguirá su lucha por la democracia y por la República española; desde su columna en el periódico comunista La Voix du Peuple, denunciará las medidas reaccionarias tomadas por el gobierno contra los antiguos combatientes en España así como la cobardía y la hipocresía de las democracias europeas responsables de la política de no intervención. Los testimonios escritos tanto en esa época como cincuenta años más tarde por Nothomb —que el P.C. excomulgó por haber traicionado a sus camaradas de resistencia bajo el*

## ABSTRACT

*Born in a very conservative and catholic family, Paul Nothomb will be soon an active member of the Belgium Communist Party and will fight in Spain, in the squadrons organized by André Malraux, from september 1936 to february 1937. Back to Belgium in may 1937, the former «political commissioner» of the French writer will continue fighting in favour of democracy and of the Spanish Republic; from the columns of the communist newspaper La Voix du Peuple, he will denounce the reactionary measures adopted by his government against the former combattants in Spain and also the cowardice and hypocrisy of the European democracies responsible of the non intervention politics. The testimonies written at this time but also fifty years later by Paul Nothomb —banished by the BCP for having betrayed his resistance comrades under*

---

\* Universidad Autónoma de Madrid.

*efecto de un Delirio lógico— constituyen sin duda una fuente imprescindible para entender el compromiso español, a menudo controvertido, del autor de La Esperanza.*

**PALABRAS CLAVE**

*Paul Nothomb, André Malraux, Guerra Civil Española, Novela.*

*effect of a Logical delirium— make up obviously an essential source in order to understand the spanish commitment, often controversial, of the author of The Hope.*

**KEY WORDS**

*Paul Nothomb, André Malraux, Spanish Civil War, Novel.*

## LA RUPTURE DE NOTHOMB AVEC LES SIENS

Né en 1913 au sein d'une dynastie de notables, fonctionnaires et hommes politiques belges, engagé en 1931 à l'Ecole royale militaire pour s'affranchir de la tutelle financière paternelle, entré clandestinement en 1934 au Parti communiste principalement par répulsion à l'égard de la foi hypocrite arborée par son milieu égoïste ultra-catholique et hyper-conservateur, Paul Nothomb, alias Paul Bernier, doit à sa ténacité de débarquer le 7 septembre 1936 à l'aéroport de Barajas.

Quelques jours seulement après la rébellion franquiste, des antifascistes belges rejoignent déjà l'Espagne; le P.C. les traite d'aventuriers dont la République n'a que faire. Nothomb, qui sait que sa formation d'aviateur fait de lui un des spécialistes recherchés par les gouvernementaux, se porte volontaire. Le refus essuyé ne le décourage pas.

C'était l'époque de la non-intervention et Staline, qui y avait souscrit officiellement comme Hitler et Mussolini, l'avait respectée plus longtemps qu'eux. Avant de donner son feu vert à l'envoi des Brigades internationales, il avait attendu plusieurs mois. L'arrivée à titre individuel de spécialistes isolés attirait moins l'attention que l'afflux d'avions et d'équipages allemands et italiens dans le camp adverse, qui bénéficiait déjà du ralliement à Franco de la plupart des aviateurs espagnols avec leur matériel <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> P. NOTHOMB, *Non lieu*, Paris, Phébus, 1996, p.70. Toutes les précisions qu'il donne sur son engagement en Espagne, Nothomb les juge non superflues: «Elles montrent comment, dépourvu de vocation et de goût pour la chose militaire, j'en avais acquis malgré moi quelques rudiments. Comment, aviateur occasionnel, sans avoir eu le temps d'apprendre à piloter, j'avais eu toutefois celui de devenir navigateur aérien. Comment, pour défendre la cause du Front populaire qui venait déjà de triompher en France et en réaction au coup de force des amis politiques de mon père, j'étais accouru en Espagne par enthousiasme» (ibid., pp. 71-72).

L'Internationale communiste, qui existait toujours à ce moment-là, n'a commencé à organiser en grand l'aide à l'Espagne qu'en octobre 1936. Dès septembre, on commençait à envoyer des volontaires qualifiés, et j'y suis moi-même allé par ce canal. Mais jusqu'en septembre, le parti communiste déconseillait l'envoi de volontaires. Malraux est arrivé bien avant les communistes <sup>2</sup>.

## ANDRÉ MALRAUX EN ESPAGNE

Arrivé le 20 juillet en Espagne, Malraux entre en contact avec les membres du gouvernement républicain. La mission qu'ils lui assignent — acheter en France les avions disponibles — sera vite accomplie; l'insuffisance de volontaires techniquement compétents l'oblige à recruter des mercenaires parmi les pilotes de ligne; enfin, et bien qu'il ne soit pas pilote, il prend lui-même le commandement de cette escadrille d'étrangers, baptisée *España*.

Selon Nothomb, c'est là qu'éclatent le génie et l'à-propos de Malraux:

C'était tout de suite, sans perdre une minute, qu'il fallait voler *militairement* au secours de la République espagnole. Et c'était tout de suite, sans perdre une minute, qu'il fallait décider sous quelle forme. [...].

Ce n'était pas l'aventure gratuite ni le geste spectaculaire qu'il cherchait en s'improvisant du jour au lendemain pourvoyeur d'avions pour la République, puis commandant d'une escadrille composée d'abord de mercenaires. Il paraît au plus pressé, il faisait la seule chose efficace qui s'imposait, et à laquelle personne avant lui n'avait pensé, surtout pour la mettre en pratique. [...]. C'était une course contre la montre... [...]. Avec l'aide décisive de ses puissants alliés, le pronunciamiento militaire, tenu en échec dans sa forme initiale, s'organisait méthodiquement en «reconquista». Il n'était pas difficile d'imaginer en regardant la carte que, poussant le long de la frontière «amie» du Portugal de Salazar, les colonnes des nouveaux croisés se dirigeraient vers le nord, puis vers l'est -vers Badajoz et Medellin, puis Talavera et Madrid. Qui pourrait sinon stopper, du moins freiner leur progression, dès qu'elles se mettraient en route ? [...]. Pour Malraux il était clair dès le début que la victoire du Frente popular en juillet était infiniment précaire. Un peuple sans armée ne résisterait pas longtemps à une armée sans peuple.

Ce sera à jamais sa gloire, cette période. En juillet 1936, il ne se contente pas d'analyser correctement la situation du premier coup d'oeil. Il a son plan tout prêt pour tenter de la redresser. Et il l'exécute... Une pareille occasion d'infléchir aussi réellement le cours de l'Histoire ne se représentera plus dans sa vie. [...]. Quand il débarque le 20 juillet à Barcelone, et se rend de là

---

<sup>2</sup> «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, n° 11, 1967, propos de Julien Segnaire recueillis par J.-J. Brochier, p. 16.

à Madrid, il est donc loin d'être un inconnu. La presse salue son arrivée. On l'accueille comme un ami important. Tout de suite il est reçu par le président de la République, par divers ministres. Enfin on l'écoute. [...].

Ça ne traîne pas. Malraux n'a pas de mal à convaincre le président Azaña, son nouveau président du Conseil, Giral, et ses ministres plus ou moins fantômes qu'ils ont encore un rôle à jouer. [...]. En attendant, la réussite de son plan d'urgence exige le concours financier et diplomatique des instances légales. C'est donc avec elles qu'il doit s'entendre. Leur accord, vite conclu, est un modèle du genre. Chacun y apporte ce qui manque à l'autre. En échange de quelques signatures, Malraux va fournir au gouvernement impuissant un moyen d'agir, de tenir, de reprendre peu à peu en main la situation...

Il s'agissait de gagner la guerre. Rien d'autre. Les sentiments personnels ne comptaient pas. Seule l'efficacité. Si Malraux a été grand dans ces semaines euphoriques et trompeuses, de la fin juillet à la mi-août (je n'y étais pas), c'est par son obstination à réaliser coûte que coûte son idée fixe. En soi elle n'était pas originale. D'autres que lui ont pensé aux avions, et Giral les mentionne dans l'aide qu'il réclame à Blum, par son télégramme du 20 juillet. Ce qui laisse d'ailleurs supposer que face à ses interlocuteurs gouvernementaux, le lendemain ou le surlendemain, Malraux les trouve déjà acquis au principe, sinon aux détails de son plan. C'est vraisemblable, mais n'enlève rien à la valeur de ce qu'il a fait. Quand on parle du plan de Malraux, ce n'est pas à son principe, mais aux détails de sa conception et de son exécution qu'il faut s'arrêter. [...]. Ensuite une autre série de difficultés surgiraient, plus graves encore peut-être. Elles étaient prévisibles, mais qui y avait songé sauf Malraux? Que faire des précieux appareils, s'ils arrivaient à temps pour intervenir dans la bataille? A quelles autorités les remettre? Quels pilotes, quels navigateurs, seraient capables de les conduire sur l'objectif, et assez sûrs pour les ramener à leur base, et non chez Franco? Il y avait une loi dans ce genre de conflit, que nul n'avait pu constater avant l'expérience que nous en faisons, les fascistes et nous, en Espagne: dans une guerre civile qui se prolonge, l'aviation n'est efficace que si elle est composée d'étrangers. [...] pour des raisons à la fois techniques et psychologiques. Personne ne jette de sang-froid ni de bon coeur des bombes sur son propre pays, et il est trop facile aussi, aux commandes d'un avion, de passer dans le camp adverse. [...]. Eh bien, cette loi qui conditionne l'emploi de l'aviation dans une guerre civile prolongée, il semble que Malraux l'ait sue avant de l'apprendre, puisque son plan contenait dès le début la particularité essentielle et originale de prévoir, pour les avions de bombardement modernes dont la République espagnole, trahie par son armée, avait le plus urgent besoin pour survivre, des équipages étrangers. Etrangers et compétents. Ce qui impliquait, au moins au départ, le recrutement de certains mercenaires...<sup>3</sup>.

Ainsi donc, dès le début, tandis que l'anarchie règne du côté républicain, que rien n'y est organisé pour freiner les troupes rebelles qui, du sud de la Péninsule, foncent tout droit vers la capitale, Malraux sonde la

<sup>3</sup> Julien SEGNAIRE (pseudonyme littéraire de Paul Nothomb), «En Espagne», *La Revue des deux mondes*, novembre-décembre 1977, pp. 343-350.

situation: si, en quelques jours, personne ne peut mettre sur pied une armée, lui se sent en mesure d'organiser une petite escadrille; aussi s'empresse-t-il de réunir quelques appareils — «Dans l'immédiat, la ligne aérienne espagnole, la LAPE, avait quelques avions de transport, qui étaient restés sur les aéroports, notamment à Toulouse»<sup>4</sup> — et de recruter du personnel espagnol et étranger: c'est eux qui, grâce à ces avions civils, organiseront les premiers raids en jetant les bombes par la porte:

La colonne de Franco avançait sur la route, il suffisait de bombarder la route pour que la colonne s'arrête. [...]. Les premières résistances sérieuses à l'avance de l'armée ont été le fait de ces avions-là. Leur présence seule, même si les bombes tombaient à côté, a fait découvrir tout d'un coup aux franquistes qu'il y avait en face d'eux une résistance de caractère militaire. [...].

Sur le front, la première résistance de caractère militaire, c'était cette résistance aérienne et c'était Malraux. [...].

Il a obtenu surtout des avions français. [...]. On avait des mécaniciens, c'était des ouvriers communistes, mais pour les pilotes, c'était bien plus difficile.

Malraux ne voulait pas risquer de bousiller ces précieux avions au premier décollage. Il fallait des pilotes confirmés, pas des apprentis. Or, les pilotes confirmés, en général, ne sont pas de gauche. Qu'est-ce qu'il fallait faire? Louer des mercenaires. Un mercenaire, même si on le paie très cher, coûtera moins cher qu'un avion irremplaçable. Il a organisé donc, par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne en France, le recrutement d'aviateurs. [...]. Malraux disait: des idéalistes qui ne savent pas piloter ne peuvent pas bombarder les fascistes. Il faut être efficace. Donc, engageons des mercenaires. J'étais aviateur professionnel, et c'est à ce titre que je suis entré dans l'aviation républicaine, mais pas comme mercenaire<sup>5</sup>.

## *PAUL NOTHOMB EN ESPAGNE: DE SEPTEMBRE 1936 À FÉVRIER 1937*<sup>6</sup>

### *— Septembre*

Début septembre 1936, Paul Nothomb débarque donc à Madrid. En face de la Plaza de Toros où se presse une foule dense, la voiture dans laquelle il a pris place est noyée dans un flot d'automobiles, en cortège derrière un cercueil:

---

<sup>4</sup> «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, p. 15.

<sup>5</sup> «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, pp. 15-16.

<sup>6</sup> Du 1er au 16 mai 1937, *La Voix du Peuple* (V.P.) publie un reportage de «Paul Bernier», intitulé «Six mois dans l'aviation républicaine».

On enterrait un militant anarchiste, se souvient Nothomb. [...]. Des cris vengeurs et des chants de lutte retentissaient. Une multitude de poings levés saluaient au passage de celui qui était mort en combattant, et cette foule bigarrée, grouillante et exaltée confondait dans les mêmes acclamations le militant mort et les *miliciens armés de fusil, de revolvers ou de couteaux*, qui, par centaines, se mêlaient à elle, intimement parce qu'elle en faisait partie intégrante (V.P., 1-2 mai 1937).

Telle sera, pour lui, la première vision de Madrid, celle qui se prolongera plusieurs semaines durant, jusqu'au moment où, le danger imminent changeant la face des choses, la capitale espagnole prendra un visage plus grave.

La rencontre, à la Juventud Socialista Unificada, du jeune Angel Luis, qui lui relate avec enthousiasme la prise de la caserne de la Montaña à laquelle il participa et son impatience de partir au front car «l'ennemi sera vite repoussé», provoque ce commentaire a posteriori de Nothomb: «Confiance trop grande, illusion qui coûtera bien cher au peuple espagnol» (V.P., 1-2 mai 1937).

### *L'escadrille España*

Lorsque Nothomb arrive en Espagne, l'escadrille *España* compte déjà quelques succès à son actif. La première opération importante eut lieu le 16 août à Medellín et avait pour but d'arrêter une des colonnes motorisées placées sous le commandement de Franco et dirigées sur le terrain par le colonel Yagüe de la Légion étrangère. Les missions suivantes furent une opération réussie le 28 août vers Talavera, suivie de l'anéantissement, le 1.<sup>er</sup> septembre, d'un champ d'aviation clandestin à Olmedo et du bombardement d'une concentration de troupes fascistes à Arévalo dans la province d'Avila.

Toutefois, selon Nothomb,

L'armée était pratiquement invincible en rase campagne puisqu'elle n'avait en face d'elle que des ouvriers. Or, en Espagne, les ouvriers étaient d'abord anarchistes (les communistes n'avaient qu'un député au Parlement du front populaire) et avaient, après le début de la guerre, la devise: organisons l'indiscipline. Ils montaient au front, quand il y en a eu un, avec leurs fusils et en redescendaient avec leurs fusils, individuellement, sans demander de permission <sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, p. 15.

De plus, même si, au départ, le gros de l'aviation militaire était entre les mains du gouvernement, les appareils allemands et italiens dont disposaient les rebelles étaient bien plus modernes. L'avantage initial des républicains bascula donc en peu de temps :

Notre escadrille de bombardement avait certes arrêté pendant plusieurs jours, l'armée de Franco devant Mérida. Mais les «chasses» Heinkels et Fiat, de plus en plus nombreux entravaient chaque jour davantage nos actions dans le ciel. Dans cette guerre de routes, l'aviation jouait un rôle primordial et il est certain que si la criminelle politique de non-intervention n'avait pas empêché le gouvernement d'acheter à l'étranger quelques dizaines de gros avions de bombardement, l'avance des troupes rebelles sur l'axe Talavera-Madrid (avance très faible en largeur) aurait été facilement arrêtée (V.P., 3 mai 1937).

Lors de leurs missions —un ou deux bombardements quotidiens, faute de matériel, déplore Nothomb—, les aviateurs doivent constater avec amertume que les milices populaires, héroïques mais mal armées et sans commandement unique, ne peuvent résister efficacement; composée en grande partie de soldats de métier et dirigée par les officiers passés à la rébellion, l'armée factieuse approche irrésistiblement de Madrid où la population, mal renseignée, vit dans l'inconscience. L'optimisme béat de ce peuple qui refuse de croire que «c'était vraiment la guerre», ne peut qu'attrister et effrayer ceux qui ont pour mission de bombarder des positions occupées la veille par leurs propres troupes :

Quand donc le peuple de Madrid, qui avait écrasé la rébellion dans l'élan magnifique du 19 juillet, se réveillerait-il à la réalité de jour en jour plus dangereuse?, s'interroge l'aviateur (V.P., 3 mai 1937).

Durant le mois de septembre, l'escadrille *España* semble n'avoir réalisé que quelques vols sur l'Alcazar de Tolède.

Les bombardements aériens et terrestres n'avaient qu'un effet minime sur ces murs épais de 5 à 6 mètres et seul un minage général aurait pu les vaincre (V.P., 3 mai 1937).

Par le bref rappel de cet épisode, Nothomb défend la nécessité de transformer sans plus de retard l'anarchie régnante en une armée organisée. Pour Malraux aussi, Tolède était le symbole de l'«illusion lyrique», de l'effrayante paralysie d'une masse livrée à elle-même. Cette déroute républicaine, si elle insuffla de l'optimisme aux franquistes, fut, selon Nothomb, bénéfique aux vaincus. Car l'imminence du danger conscientisa et fit se ressaisir les partis de la classe ouvrière qui alertèrent les masses :

l'optimisme béat, la désorganisation et l'héroïsme individuel devaient faire place à la militarisation, à l'obéissance et aux sacrifices. Nothomb fut témoin de ce bouleversement:

Ils lancèrent le mot d'ordre de «fortifier Madrid» tandis que d'imposantes manifestations de femmes parcouraient les rues en réclamant «la présence de tous les hommes au front» et s'engageant à les remplacer dans l'industrie et les travaux de l'arrière.

La population réagit admirablement. L'esprit du 19 juillet avait reconquis la ville, mais plus résolu, plus ferme. Le dimanche, on pouvait voir des milliers d'hommes et de femmes, à l'appel de la «Pasionaria» creuser des tranchées aux alentours de la capitale.

Des mesures d'ordre public et de discipline furent prises par le gouvernement et unanimement acceptées. Le rationnement s'organisait. La ville perdait peu à peu son air insouciant. La résistance se préparait fiévreusement et passionnément. Madrid s'apprêtait à jouer son rôle historique de «Verdun Espagnol» (V.P., 3 mai 1937).

Septembre, c'est aussi l'époque tragique où l'aviation républicaine doit affronter des forces de plus en plus puissantes. «Mais si dans le ciel comme sur la terre, nous dûmes céder alors devant le plus fort, ce ne fut pas sans héroïsme ni courage» (V.P., 4 mai 1937). La mort en plein combat d'Urtubi, le sort réservé à l'Italien Krisay, fait prisonnier par les rebelles et reconduit dans son pays pour y être livré à la «justice» mussolinienne, ainsi que la disparition de Giordano Viezzoli, un jeune antifasciste tué par ses compatriotes, sont quelques-uns des tristes événements de ce mois. Le 30, le Potez de Deshuis, touché par des Fiat, s'écrase à l'ouest de Madrid; le pilote en sort indemne mais, de l'épave sont extraits trois morts (Viezzoli, Blondeau et un mécanicien espagnol) et trois blessés<sup>8</sup>.

### *La rencontre Nothomb - Malraux*

A la fin de ce mois se produira, pour le jeune aviateur belge, l'un des événements clés de son existence: la «rencontre inattendue»<sup>9</sup> avec son chef d'escadrille. Evoquant le prestige du Malraux de la grande époque dans les milieux de gauche et d'extrême gauche, son pouvoir de fascination «ressenti physiquement pour la première fois l'année précédente à

---

<sup>8</sup> Témoignage de J. Segnaire à Robert S. Thornberry, *André Malraux et l'Espagne*, Genève, Librairie Droz, 1977, p. 49.

<sup>9</sup> P. NOTHOMB, *Non lieu*, p. 72.



Bruxelles, lors d'un meeting où son seul nom avait attiré la foule»<sup>10</sup>, Notomb témoigne :

Je ne savais pas, avant de signer mon contrat à Paris, que je l'aurais pour chef à l'escadrille. Et à mon arrivée à Madrid, il se trouvait hors d'Espagne, en Tchécoslovaquie, disait-on, pour chercher des avions. C'est à son retour, à la fin septembre, dans un petit bureau de l'hôtel Florida (aujourd'hui détruit), que j'eus ma première conversation avec lui. Il y en eut beaucoup par la suite, car il n'avait pas tardé à découvrir que, dans cette escadrille de techniciens et de prolétaires, j'étais le seul à avoir lu Nietzsche et à l'aimer<sup>11</sup>. Ça nous rapprochait, même dans les intervalles de l'action. A l'hôtel Regina, à Albacete, la salle à manger était composée de petites tables. Il s'asseyait presque toujours à la mienne, entre ma future femme, Margot, venue en Espagne comme journaliste, et Raymond Maréchal qui lui servira de modèle pour le personnage de «Gardet» dans *L'Espoir*. Cependant, ni le roman ni le film n'évoquent ces réunions quotidiennes des volontaires, qui s'y groupaient par affinités, mais sans le moindre protocole, ces repas pris en commun, où les propos le plus souvent saugrenus de Raymond, qui adorait choquer, amusaient particulièrement Malraux<sup>12</sup>.

Entre les deux hommes, le contact s'établit aussitôt; ce sera le début d'une longue amitié.

### — Octobre-novembre

Pour l'escadrille internationale, le mois d'octobre débute aussi mal que le précédent ne s'était achevé, militairement s'entend.

### *La bataille de Madrid*

A la fin du mois, les rebelles sont aux portes de Madrid, systématiquement bombardée à partir du 29, et s'apprentent à donner l'estocade. Déliée

---

<sup>10</sup> J. SEGNAIRE, «L'antimilitarisme du «coronel»», *Hommage à André Malraux, La Nouvelle Revue Française*, n° 295, juillet-septembre 1977, p. 34.

<sup>11</sup> «J'étais à ce moment-là nietzschéen, mais attaché à la libération que m'offrait Nietzsche; j'avais eu une éducation très religieuse que j'avais rejetée, j'appartenais à un milieu très catholique de tradition. Pour moi, Nietzsche c'était la liberté. Tout de suite, j'ai été très surpris, quand nous avons commencé à être assez proches pour avoir ce genre de conversation, de voir que Malraux se rattachait à l'autre aspect de Nietzsche, c'est-à-dire que pour lui, la foi, la religion, c'était une nostalgie. Il souffrait de la mort de Dieu alors que moi, je m'en réjouissais. Le problème métaphysique, le problème du Christ étaient pour lui très importants. Tout son personnage s'explique, à mon avis, en fonction de son désespoir fondamental. Et croyez-moi, même s'il veut laisser une petite trace dans le monde, il n'est pas dupe au fond, de sa gloire» («L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, p.18).

<sup>12</sup> J. SEGNAIRE, «L'antimilitarisme du «coronel»», pp. 34-35.

du pacte de non-intervention, l'URSS envoie enfin du matériel de guerre en Espagne; la situation n'en est toutefois pas moins désespérée. Et pourtant, grâce au plan de «défense à outrance» conçu par l'état-major et appliqué avec un courage exceptionnel par le peuple madrilène, se produira «le second miracle espagnol» (*V.P.*, 5 mai 1937). Nothomb, qui eut l'honneur de participer en ces jours décisifs à la défense aérienne de la capitale, relate l'intervention vitale de l'aviation républicaine, renouvelée et aguerrie, dans la grande bataille pour Madrid.

Exténués et furieux de cette résistance tenace, les factieux se vengeront ignoblement de leurs échecs répétés. Le 8 novembre, raconte Nothomb, le commandant de son escadrille «d'alors», dont le bombardier fut abattu au-dessus de Carabanchel, eut le malheur de tomber en parachute dans les lignes adverses. «Nous savions que la mort l'y attendait mais jamais nous n'aurions soupçonné ce qui arriva»: le lendemain, les rebelles parachutèrent une caisse contenant le corps, «arraché plutôt que coupé en morceaux informes».

La veille de l'accident, se souvient-il ému, tous ensemble ils avaient fêté la révolution russe de 1917; devant l'escadrille au grand complet, le commandant en avait retracé l'histoire glorieuse et expliqué que «c'était au peuple espagnol, maintenant, à ses soldats, à ses aviateurs, que revenait l'honneur douloureux d'être à la pointe du combat pour un monde meilleur et qu'il fallait savoir en accepter avec courage les sacrifices». Jean Lacouture, pour qui le revirement soviétique du mois d'octobre 1936 se manifeste dans l'escadrille *España* par une influence croissante des éléments communistes désormais prépondérants, rapporte que ce 7 novembre, à Alcalá de Hénarès où elle réside depuis quelques jours, l'unité placée sous les ordres de Malraux donne un banquet auquel elle convie les pilotes soviétiques récemment arrivés d'URSS. Lors de l'échange des toasts se produit une chose étrange: aucun des visiteurs ne rend d'hommage nominal à Staline. C'est Paul Nothomb qui portera alors le premier toast au secrétaire général du P.C.U.S., tout en précisant qu'en intervenant en Espagne, l'URSS se défend elle-même, propos qui choque les Espagnols présents<sup>13</sup>.

Cette première quinzaine de novembre, mémorable et tragique, Nothomb l'évoquera encore dans un article du 8 novembre 1937:

La résistance de Madrid est non seulement un des épisodes les plus glorieux de l'histoire du monde, mais aussi le plus magnifique symbole de la

<sup>13</sup> Témoignage de J. Segnaire à J. Lacouture (le 19 août 1972), *Malraux, une vie dans le siècle*, Editions du Seuil, Collection Points, Série Histoire, H22, 1976, pp. 227-228.

conscience humaine face à la barbarie fasciste. C'est aussi la garantie de la victoire républicaine (V.P., 8 novembre 1937).

### *La réorganisation de l'escadrille à Albacète*

Après ces deux semaines au cours desquelles les forces de la nouvelle armée populaire ont brisé net l'offensive de Franco contre la capitale, le commandement envoie une partie de l'aviation se reformer à Albacète. Malraux et ses hommes sont les seuls à ne pas y appartenir aux Brigades internationales, à ne pas dépendre de l'autorité d'André Marty; leurs relations difficiles avec les autorités espagnoles ne s'améliorent point lorsque le colonel Hidalgo de Cisneros est nommé chef de l'aviation républicaine.

Chaque nuit, des trains déversent des volontaires dans la petite bourgade castillane, qui, dès le matin, défilent sous les vivats de la population. Nothomb les décrit succinctement: les Allemands, encore en civil, ont un aspect déjà bien plus militaire que n'importe quelle troupe espagnole entraînée depuis plusieurs mois; les Polonais se caractérisent par une impressionnante allure martiale; les Français et les Belges, disciplinés, défilent dans un ordre moins sévère; quant aux Italiens, dont beaucoup ont les traits durcis par la prison et l'exil, ils portent sur leur visage l'insouciance et la gaîté méridionales. Les soldats espagnols à l'instruction viennent de temps à autre admirer la cohésion impeccable de ces travailleurs européens dont quelques-uns firent la Grande Guerre et tous, leur service militaire:

La magnifique solidarité du prolétariat occidental envers ses frères espagnols fut non seulement un grand appui militaire, mais aussi une extraordinaire leçon d'organisation et de discipline (V.P., 9 mai 1937).

La décision de Staline de déroger au pacte de non-intervention et d'offrir à la République espagnole le soutien du «pays de la révolution» détermina la III<sup>e</sup> Internationale à permettre, dès la fin septembre, la formation des Brigades. Pour Malraux, cet événement ne coïncide pas seulement avec la prise de conscience que les communistes sont sans doute les seuls aptes à «organiser l'Apocalypse»; il survient à l'époque où les relations avec ses mercenaires battent de l'aile.

Les difficultés auxquelles Malraux dut faire face à l'heure d'organiser son équipe ne différaient pas de celles des chefs républicains pressés de créer une armée digne de ce nom. Comme en témoignait Nothomb, dès la création de son escadrille, Malraux fut confronté au problème du recrutement des équipages. Certes, l'idéal eût été de pouvoir compter sur des volontaires qui fussent à la fois des techniciens brevetés et expérimentés.

La réalité était tout autre: forcé, la plupart du temps, de choisir entre des experts mercenaires que seuls attiraient les énormes gains et des volontaires animés d'un splendide idéal politique mais peu ou pas formés, l'écrivain préféra retenir l'argument de l'efficacité. Ceux qui, par après, voulurent discréditer son action en Espagne, le blâmèrent «stupidement»<sup>14</sup> d'avoir engagé à prix d'or des hommes peu motivés. Mais l'urgence de la tâche à accomplir lui laissait-elle le choix?

Amalgamer en un tout plus ou moins compact et harmonieux des êtres aux motivations aussi différentes était une gageure, et Malraux n'était pas dupe. Inévitablement le problème de la hiérarchie allait se poser au sein du groupe: comment établir un minimum de discipline, sans disposer de réel moyen de contrainte, à l'intérieur d'un ensemble aussi hétérogène? Comment atténuer les inévitables frictions entre les mercenaires techniquement supérieurs et les volontaires qui les commandaient? L'ascendant du chef, qui n'était pas non plus aviateur, constituait la pierre angulaire du fragile édifice:

[L'organisation] de l'escadrille reposait entièrement sur l'autorité personnelle de son chef, qu'il devait avant tout à son intelligence. Il ne commandait pas, il exposait, généralement, en trois phrases la situation. On en discutait, puis il décidait. Mais on obéissait à l'auteur de *La Condition humaine*, au défenseur de Dimitrov, au tribun antifasciste, et non au «coronel» Malraux. On ne l'appelait jamais par son grade —pas plus que les autres «officiers». Le tutoiement était général. Il n'y avait pas de salut militaire, de garde-à-vous, de drapeau, de décoration, de cérémonie même pour nos tués, que nous honorions simplement en levant le poing —les doigts joints en signe de fraternité— tandis que Malraux, devant le mur à niches des cimetières espagnols, prononçait quelques paroles sans emphase. Il n'y avait pas non plus la menace du conseil de guerre qui existait aux Brigades, ni la moindre «salle de police» puisque la seule sanction était le renvoi en France par le premier avion. Chacun pouvait s'en aller à tout moment s'il le désirait, mais en sachant que ce serait définitif: il ne remettrait plus les pieds à l'escadrille. Les ordres se donnaient le plus souvent à l'occasion des repas. [...]. Partout Malraux s'adressait à nous, et vivait avec nous, en camarade. Quand il était à l'étranger —à la recherche désespérée d'avions de remplacement, ou en tournée de propagande—, il était celui dont nous ne cessions de nous réclamer, et les responsables qu'il avait désignés n'avaient d'autorité que par lui<sup>15</sup>.

### *L'escadrille «André Malraux»*

Le souci d'organisation et de discipline qui le tourmente l'incite à mettre un terme à la tentative d'amalgame entre volontaires et mercenaires.

<sup>14</sup> J. SEGNAIRE, «En Espagne», p. 350.

<sup>15</sup> J. SEGNAIRE, «L'antimilitarisme du «coronel»», pp. 31-32.

Sur ce séjour à la base d'Albacète et sur la décision du «célèbre écrivain révolutionnaire André Malraux [...] de créer une escadrille de volontaires dont la plupart des éléments seraient puisés dans les nouveaux arrivants de la Brigade Internationale» et auxquels il «adjoignit quelques techniciens aviateurs, dont j'étais, qui combattaient depuis le début et dont les qualités révolutionnaires étaient suffisantes» (*V.P.*, 9 mai 1937), reprenons le témoignage de Nothomb lui-même :

A Albacete, nous avions un bureau, et tous les gens qui avaient quelque accointance avec l'aviation, y passaient... Il y avait quantité de candidats fantaisistes, mais enfin on en a recruté pas mal, et surtout des mécaniciens. On a recruté aussi quelques pilotes, des étrangers surtout, des Tchèques, des Belges, des Français. Et alors, on a liquidé les mercenaires. L'escadrille España est devenue une escadrille de volontaires. Au début, c'était une escadrille de civils, habillés en civil, à la mexicaine. Malraux n'était pas communiste, d'ailleurs, il l'a dit, mais en Espagne, les communistes formaient les plus sérieux noyaux d'une future armée organisée, capable d'arrêter et peut-être de vaincre Franco. Et Malraux s'appuyait sur les communistes qui étaient les seuls à vouloir l'efficacité de façon conséquente et qui ont compris d'ailleurs, sa politique de mercenaires. Avec un certain retard, mais ils l'ont compris. Sous l'influence des communistes, des Russes qui étaient là, qui ont exigé des garanties, on a commencé à organiser une armée, tout le monde a eu des uniformes, des grades, nous aussi. Ce n'est plus les mercenaires du début, ni le genre un peu pittoresque, et on a décidé de rebaptiser l'escadrille pour marquer un nouveau départ <sup>16</sup>.

Sur ce changement d'appellation, nous disposons également de plusieurs témoignages de Nothomb qui, en dépit de légères variations, n'en sont pas moins les plus crédibles :

A l'insu de Malraux j'ai, au nom de tous, demandé au ministère de l'Air, que notre escadrille s'appelle désormais l'escadrille «André Malraux», vers fin novembre. Pour le lui annoncer, des copains ont peint sur notre autocar l'inscription «Escadrille André Malraux», il a été stupéfait. Nous étions très fiers, évidemment de l'avoir pour chef. Il avait déjà une auréole littéraire et politique <sup>17</sup>.

Ce n'est pas un hasard si l'escadrille, dans sa seconde forme, changea son nom d'«España» en celui d'«André Malraux». Je puis attester que ce fut un souhait de la «base», qu'il n'en sut rien à l'avance, et que nous le mîmes devant le fait accompli <sup>18</sup>.

On le respectait pour ce qu'il faisait, mais on l'aimait pour ce qu'il nous apportait. Ce sentiment unanime de ses camarades de combat s'était exprimé

---

<sup>16</sup> «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, p. 16.

<sup>17</sup> «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, p. 16.

<sup>18</sup> J. SEGNAIRE, «L'antimilitarisme du «coronel»», p. 32.

au moment où l'escadrille qu'il avait formée risquait de perdre son identité, par son rattachement à l'Aviation espagnole. En ma qualité de commissaire politique [...], j'ai demandé vers la mi-novembre, à Albacete, au ministère de l'Air, l'autorisation de substituer à notre nom d'«España» celui d'«André Malraux». J'expliquai qu'au sein de l'armée espagnole «España» ne signifiait plus rien. Mais nous voulions surtout, je crois, porter ce drapeau «civil» qu'était le nom d'un grand écrivain, pour échapper à cet environnement militaire dont nous étions désormais menacés. Tel était l'état d'esprit, foncièrement antimilitariste, de la grande majorité de l'escadrille et de Malraux lui-même, dans cette guerre civile, où tout notre effort pourtant visait à la constitution d'une armée efficace...<sup>19</sup>.

A Albacète, l'escadrille de Malraux fait donc peau neuve: elle remercie les mercenaires qu'elle substitue par des volontaires; unité autonome rattachée administrativement à l'aviation républicaine, elle change de statut; elle passe également par le vestiaire afin d'y enfiler de nouveaux uniformes et se choisit un nom mieux adapté à l'esprit du groupe. La répartition des grades officiels est ce qui, semble-t-il, suscita le changement le moins palpable: elle ne donna lieu à aucune promotion réelle, à aucun transfert de pouvoirs, à aucune redistribution des rôles:

Pour marquer le coup, et présenter aux bureaux [de l'Aviation espagnole] un organigramme en règle, Malraux avait officialisé les fonctions déjà remplies par ses adjoints dans la dernière période de l'ancienne escadrille, et «promu» Abel Guidez chef des pilotes, Raymond Maréchal chef des mitrailleurs, et Marcel Bergeron chef des mécaniciens. Quant à moi il m'avait «bombardé» commissaire politique. Titre qui allait donner lieu à toute une exégèse, extrêmement comique mais aussi fort instructive pour ce qui est de la façon dont se forgent les faux historiques par les soins des gens les plus sérieux, cités ensuite en référence comme une source irréfutable<sup>20</sup>.

Ici, Nothomb désigne nommément Jean Lacouture qui, dit-il, dans son *André Malraux. Une vie dans le siècle*, interprète comme un témoignage de première main la conversation que Grandel et Cacerès ont dans *La Rançon* (de Julien Segnaire) à propos de Réaux, alors qu'il s'agit d'une scène et d'un dialogue imaginaires et situés dans le cadre de l'Espagne en guerre pour les seuls besoins de la vraisemblance<sup>21</sup>; l'historien français

<sup>19</sup> J. SEGNAIRE, *ibid.*, pp. 36-37.

<sup>20</sup> J. SEGNAIRE, *ibid.*, pp. 32-33.

<sup>21</sup> «Sur les relations qu'entretenait Malraux avec les communistes combattant à ses côtés, on a non seulement le témoignage de certains d'entre eux, et notamment de Paul Nothomb (Julien Segnaire) qu'il a pris pour modèle de l'Attignies de *l'Espoir* mais aussi le portrait du protagoniste d'un récit du même Segnaire, *la Rançon*. Citons-le./ Deux communistes, Cacerès, membre du comité central du PCE et Grandel —autoportrait de l'auteur, comme lui militant communiste venu

qui y décèle l'étroitesse des liens de Malraux avec le Parti de l'époque, écrira encore dans *Le Monde* du 25 novembre 1976: «Mais c'est en Espagne que se manifesterait surtout sa solidarité avec la III<sup>e</sup> Internationale. Non seulement parce qu'il se bat aux côtés de la République à la tête de l'escadrille qu'il a formée, mais parce qu'il tient à donner à cette unité un commissaire politique communiste, Julien Segnaire, qui est son ami et son garant du côté du P.C.E.»<sup>22</sup>.

Et pourtant, déjà en 1967, le même Segnaire, futur pseudonyme littéraire de Paul Nothomb, avait déclaré à J.-J. Brochier:

Quand il a inauguré les galons et est devenu le colonel Malraux, on a suivi. J'étais lieutenant, en principe commissaire politique, mais ça, c'était de la blague, avec Malraux on n'était jamais commissaire politique. Malraux n'a jamais été un militaire qui commandait, et cette atmosphère d'escadrille justement, était merveilleuse. Tout le monde lui obéissait parce qu'il avait beaucoup de prestige et puis parce que les gens qui étaient là l'avaient voulu. Malraux dirigeait par son prestige<sup>23</sup>.

Ces paroles, il les confirmera dix ans plus tard:

Ce titre de commissaire politique, que Malraux avait emprunté aux Brigades —c'était la mode—, ne correspondait dans l'escadrille à aucune fonction précise. Et il me l'avait donné justement pour cela: comme une marque de confiance très générale envers moi et les communistes, dont j'étais. Mais pas le plus chevronné: le plus jeune. Le parti ne le lui avait nullement demandé. L'idée que le président du Comité mondial de lutte antifasciste, qui

---

s'engager en Espagne sans autorisation de ses dirigeants qui attendaient alors la décision des Soviétiques, et également officier dans l'armée de l'Air belge— parlent de «Réaux» (qui est trait pour trait Malraux). Cacerès signifie à Grandel qu'il sera le responsable du parti dans l'escadrille internationale (ce qui fut le cas de Segnaire) et ajoute: «Réaux, qui la commande, est un ami et nous sommes bien contents de l'avoir, mais il n'est pas des nôtres. Tu devras moins le contrôler que l'aider. Et lui prouver que les communistes sont les meilleurs, dans l'aviation aussi. Ce dont il n'est pas convaincu, je te préviens. —On le dit près d'adhérer au Parti... —Tu as lu ses livres? Cacerès sembla soudain s'animer. L'action le rapproche de nous, et il est le contraire d'un intellectuel pur. Il s'expose, il est toujours au premier rang, il admire notre efficacité, mais le Parti, tu comprends, le Parti... [...] Bref, nous ne pouvons pas lui donner des directives, et il faudra que tu le convainques, quand tu auras l'impression qu'il a tort» (*La Raçon*, p. 50)» (J. Lacouture, op. cit., pp. 217-218). Remarquons que Jean Lacouture commet une erreur supplémentaire lorsqu'il affirme que ni Grandel ni Nothomb n'ont reçu l'autorisation du Parti pour se rendre en Espagne. «Le Parti, à Bruxelles, lui avait dit de se présenter au plus tôt au Parti, à Madrid. Il y était!» (*La Raçon*, p. 49).

<sup>22</sup> Jean LACOUTURE, «Malraux et le communisme», *Le Monde*, 25 novembre 1976 (cité par J. Segnaire, «L'antimilitarisme du «coronel»», p. 33). Bizarrement, dans cet article comme dans son ouvrage antérieur, Jean Lacouture parle de «Segnaire» (pseudonyme littéraire de Paul Nothomb après 1948) et non de «Nothomb» ou de «Bernier» (le pseudonyme que Nothomb portait en Espagne).

<sup>23</sup> «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, p. 16.

rencontrait fréquemment à Valence l'ambassadeur soviétique, ait besoin d'un garçon de vingt-deux ans, d'origine bourgeoise, pour «garant du côté du P.C.E.» est risible <sup>24</sup>.

### *Malraux et les communistes*

Pour Nothomb, le coude à coude de Malraux avec les communistes en Espagne se justifie uniquement par des raisons d'efficacité, en aucun cas par une adhésion de sa part aux thèses totalitaires staliniennes; ce ralliement qu'il qualifie de purement «stratégique» ne supposait aucune soumission au Parti:

Malraux n'était pas stalinien, simplement il disait qu'il était du côté de Staline contre Trotski dans la guerre d'Espagne, puisque Trotski voulait faire la révolution en Espagne avant de faire la guerre, alors qu'il fallait d'abord faire la guerre, comme disait Staline, et puis faire la révolution. C'était simplement une question de choix stratégique. Ce n'était pas une adhésion au stalinisme. Je crois qu'il avait la plus grande répugnance pour Staline <sup>25</sup>.

Comme successeur de Lénine il préférerait de loin Trotski à Staline mais, vu le rapport des forces à l'échelle mondiale, il condamnait l'illusion lyrique de la révolution permanente. La théorie du Socialisme dans un seul pays lui semblait préserver au moins le bastion des futures offensives. Dans leur impatience, les trotskistes alliés aux anarchistes en Catalogne contribuaient à notre défaite, en voulant faire la révolution sans attendre de gagner la guerre et de s'en donner la capacité militaire comme le préconisaient les communistes espagnols et l'Internationale avec lesquels, tout en s'en méfiant, [Malraux] collaborait au nom de l'efficacité <sup>26</sup>.

Face à un intellectuel aussi clairvoyant et fascinant, le rôle d'un «commissaire politique» aussi viscéralement stalinien que Nothomb n'était guère commode:

Sa position, que j'hésitais dans son cas à qualifier de «petite-bourgeoise», était prévue par l'idéologie. Ce n'était pas un «sous-marin» c'était un «compagnon de route» au prestige en l'occurrence très utile à la cause. Mon devoir était donc, non de l'y gagner par des arguments (dont en sa présence je commençais à douter) mais de lui apporter le meilleur concours possible dans notre combat commun.

---

<sup>24</sup> J. SEGNAIRE, «L'antimilitarisme du «coronel»», pp. 33-34.

<sup>25</sup> Témoignage de P. Nothomb à Joseph Jurt, «Le dernier survivant de «l'Espoir»», *Le Monde* (des livres), 15 décembre 1990, p. 11.

<sup>26</sup> P. NOTHOMB, *Non lieu*, p. 49.



Ma «conscience de classe» ainsi apaisée, je le laissais sans vraiment réagir, contester l'infaillibilité du parti. Prédire qu'Ehrenbourg, Koltzov et autres correspondants soviétiques qui logeaient dans notre hôtel à Madrid risquaient des ennuis à leur retour en URSS. Défendre la «ligne» de Staline contre celle de Trotsky, sans cacher sa préférence inverse envers les hommes. Parler du conflit en termes de géopolitique et soupçonner malgré mes protestations le Kremlin de s'intéresser plus au détroit de Gibraltar qu'au Frente popular. Critiquer Blum sans ménager Marty. Refuser farouchement le rattachement de l'escadrille aux Brigades. Se moquer des uniformes tout en les adoptant par discipline. Mais c'était surtout la vie quotidienne à l'escadrille, entre la préparation des vols et les missions de bombardement, qu'il imprégnait d'un esprit de liberté contagieux que j'avais beau refouler en moi: j'y étais très sensible <sup>27</sup>.

Au contact de Malraux, la foi du jeune fanatique, pour qui le marxisme était la seule façon de détruire une société injuste, sera profondément ébranlée:

Il est certain que c'est le premier qui m'a un peu ouvert les yeux sur les procès de Moscou, etc. Donc, j'ai commencé à douter sérieusement de ma foi communiste à son contact <sup>28</sup>.

S'il ne partageait pas ma vision marxiste de l'Histoire, Malraux exaltait l'Histoire comme la réalisation du destin plus ou moins modelé par l'homme, et dont la mort toujours est l'horizon. L'Histoire comme aventure. Une aventure finalement absurde. Une tragédie. En sapant ma foi communiste, il ne m'offrait que le désespoir <sup>29</sup>.

## — Décembre-janvier

### *Le front de Teruel*

L'escadrille ainsi formée, profita de la demi-accalmie qui régna à Albacete pour s'y organiser. Comme entraînement, au début, on lui fit faire de nombreux vols de nuits, sur le front de Madrid notamment. Nous rayonnions un peu partout depuis ce centre d'Albacete et je me rappelais un jour avoir vu le soleil se lever sur Tolède, tandis que j'admirais son couchant sur Grenade! Nous avions, en effet, bombardé au petit jour les effectifs du front du Tage et, repartis l'après-midi, fait un bombardement de l'aérodrome de Grenade à 6 heures du soir. [...]. Au commencement de décembre enfin, la nouvelle escadrille «André Malraux» était suffisamment entraînée, le commandement décida de nous envoyer sur le front de Teruel pour y mener la bataille aérienne pendant l'offensive préparée contre la ville rebelle (*V.P.*, 9 mai 1937).

---

<sup>27</sup> P. NOTHOMB, «Autobiographie d'une découverte», Postface à *Les tuniques d'aveugle*, Paris, Editions La Différence/La Longue Vue, Collection Vers la seconde alliance, 1990, pp. 213-214.

<sup>28</sup> Témoignage de P. Nothomb à J. Jurt, op. cit.

<sup>29</sup> P. NOTHOMB, «Autobiographie d'une découverte», p. 215.

Après le remue-ménage d'Albacète, l'escadrille *Malraux* séjourne pendant quelque temps dans un château réquisitionné pour son seul usage à Torrente (où il n'y avait pas de champ d'aviation) avant de s'installer début décembre dans une hacienda, au milieu d'une vaste orangerie, à La Señera près de Valence. Les internationaux y resteront jusqu'à la dissolution de l'escadrille, soit quelque deux mois et demi.

Leur arrivée dans la région de Valence, Nothomb se la remémore comme «un débarquement dans une île de soleil et de paix» :

Je retrouvais dans la capitale du Levant, au doux climat méditerranéen, l'atmosphère inconsciente du Madrid de septembre. Le soleil et la clarté, les longs ombrages des palmiers et le ravissement des champs d'orangers faisaient oublier la guerre qui se livrait, terrible, sur les plateaux couverts de neige de Castille (*V.P.*, 11 mai 1937).

Et pourtant, observe Nothomb, le front n'était pas loin puisqu'à 150 kilomètres, derrière la sierra du nord de Valence, logée dans une cuvette à 1000 mètres d'altitude, se trouvait Teruel. Les rebelles s'y étaient retranchés depuis le début du conflit et, par une bande étroite de terrain longeant le chemin de fer, maintenaient la communication avec Calatayud et Saragosse.

Si les communiqués avaient jusqu'alors ignoré ce front secondaire où les attaques stagnaient par manque d'organisation et qu'à Valence, après la fièvre des premiers jours, l'insouciance naturelle avait repris le dessus, au début de décembre, le haut commandement décida de lancer une offensive générale dans le secteur de Teruel. Les conditions dans lesquelles cette attaque s'engageait n'étaient certes pas de nature à en garantir le succès, d'autant plus que la coordination était à peu près inexistante entre l'aviation et les troupes de terre :

Voilà, en plus des facteurs extérieurs comme le terrain et le retranchement des rebelles, les résultats du manque d'éducation de la classe ouvrière et de la paysannerie espagnoles. Il faudra beaucoup de souffrances, beaucoup de dures leçons pour que l'expérience des faits contraigne ce peuple héroïque à l'organisation, à la discipline, sans lesquelles toute action est vaine (*V.P.*, 11 mai 1937).

L'escadrille *Malraux* appelée en soutien<sup>30</sup>, Nothomb se rappelle avoir bombardé la gare<sup>31</sup>; il se souvient aussi que si «dans la bataille de Teruel,

<sup>30</sup> Dans la *V.P.* du 6 mai 1937, Nothomb écrit que «[l'escadrille] mène pendant deux mois l'offensive aérienne sur le front de Teruel».

<sup>31</sup> Témoignage de J. Segnaire à R. Thornberry, op. cit., p. 51.

à la fin de 1936, [l'escadrille] a joué un rôle très important», les forces en présence étaient très inégales :

Il y avait pas mal d'aviation, du côté franquiste. Dès le début, il y avait non seulement les cadres espagnols mais des Italiens et des Allemands qui sont arrivés en grand nombre. Nous étions très peu, toujours les mêmes quatre, cinq avions, et une trentaine d'hommes. Il y avait quelques pilotes français, dont plusieurs sont morts. Les chasseurs russes, retenus à Madrid, nous accompagnaient rarement <sup>32</sup>.

De leur aérodrome situé dans la «huerta» de Valence, un lieu paradisiaque «entouré de champs d'orangers et d'oliviers à la lisière desquels on poussait, pour les dissimuler, les gros avions de bombardement», Malraux et ses hommes s'envolent quotidiennement en direction de Teruel :

Le temps était toujours magnifique et clair et quand nous décollions le matin chargés de bombes, tout faisait croire qu'une visibilité parfaite permettait de viser avec précision les objectifs fixés. Mais après 20 minutes de vol, nous avons vu le terrain en dessous de nous s'élever progressivement jusqu'au mont Javalambre, couvert de neige, où il atteignait 2000 mètres d'altitude. Puis brusquement 15 minutes plus loin, au confluent de deux torrents, une cuvette abritait à 1000 mètres, la petite ville de Teruel.

Les trois quarts du temps, des nuages épais, formés par la condensation couvraient cette région, et il était impossible d'apercevoir les objectifs, tous situés dans les environs immédiats de la ville. Il fallait alors retourner bredouille, avec ses 600 kilos de bombes par appareil et atterrir, pleins de dépit, sur notre aérodrome ensoleillé que couvrait un ciel sans nuages. Cependant, l'expérience et la ruse vinrent rapidement nous apprendre à déjouer cette protection atmosphérique dont jouissait la ville rebelle. Avec un peu d'habitude, on pouvait repérer par rapport aux sommets qui dépassaient les nuages, la position approximative de Teruel caché (V.P., 12 mai 1937).

Le désavantage initial converti en un précieux atout, c'est désormais protégés par la couche de nuages et à l'abri de l'artillerie anti-aérienne allemande, d'une précision extraordinaire par temps clair, que les aviateurs peuvent bombarder leurs objectifs : la gare et les monuments militaires. En toute sécurité... jusqu'à ce que survienne la tragédie. Le 27 décembre est assurément un jour à marquer d'une pierre noire pour l'escadrille internationale. Au moment du décollage, le Potez-S, piloté par Jean Darry et dans lequel l'écrivain a pris place, capote ; l'appareil est perdu et, s'il n'y a aucun tué, tous les membres de l'équipage sont légèrement blessés, hors de combat. Contusionné, Malraux ne pourra participer

---

<sup>32</sup> «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, p. 16.

à la mission; il interviendra plus tard. Nothomb, qui se garde de mentionner cet incident de départ, raconte:

Un jour, précisément que le ciel était dégagé sur la vallée de Teruel, trois avions de bombardement en vol de groupe se virent attaquer inopinément par dix avions de chasse «Heinkel» et par les canons-revolver antiaériens qui les encerclèrent dans un tir de barrage excessivement serré. L'un des Potez parvint à s'échapper et regagner notre aérodrome, où il atterrit plein de balles. Le deuxième, mortellement atteint par un obus de plein front, se mit à piquer à la verticale vers le sol. Un de ses occupants réussit à se jeter à 50 mètres du sol et son parachute qui, par miracle, s'ouvrit aussitôt, lui sauva la vie. Les autres n'eurent pas le temps de bouger et l'avion percuta avec un bruit formidable dans la montagne. Une bombe qu'on n'avait pu lancer à temps était restée dans l'appareil et le feu qui avait pris aussitôt l'avait fait exploser. On retira de l'avion cinq cadavres de camarades espagnols et un blessé horriblement mutilé.

Le troisième Potez dont l'équipage faisait partie de mon escadrille, fut touché par plusieurs balles et les commandes de profondeur cisailées se cassèrent après quelques minutes de vol. L'appareil, privé de gouvernes, alla s'écraser sur le flanc couvert de neige du mont de la Selva, à 2000 mètres d'altitude. Le mécanicien fut tué sur le coup. C'était un petit Algérien que nous aimions tous pour son enthousiasme et son courage. Les autres étaient blessés plus ou moins grièvement. Le pilote, qui était presque indemne, alla à la recherche de secours. Autour de lui c'était le silence effrayant de la solitude glacée. Il prit une direction au hasard et marcha. Après une heure de chemin à travers la neige il arriva à un petit village: Valdelinares, près de Mora de Rubielos. Il frappa à une porte. Un paysan vint ouvrir et, en voyant cet aviateur blessé, en combinaison blanche, qui parlait une langue étrangère, il appela tous les habitants. Sans hésiter, tout le village, femmes et vieux compris, se porta vers l'avion abattu.

Vers la tombée du jour, ils ramenèrent les blessés dans leurs pauvres masures, et leur donnèrent tout ce qu'ils avaient: leur lit, leur pain, leur feu. Quand la caravane de secours arriva le lendemain, Malraux, qui la dirigeait, me raconta qu'il trouva ces jeunes aviateurs français soignés par le village entier et que cette solidarité profonde entre ces misérables paysans et ces étrangers qui luttèrent pour eux était un des spectacles les plus beaux qu'il ait jamais admirés (*V.P.*, 12 mai 1937).

Cet épisode célèbre, Nothomb l'évoquera à nouveau trente ans plus tard:

Avant d'être tué en Corrèze, [Raymond Maréchal] avait été blessé à Teruel. Un de nos avions dans lequel il était mitrailleur, était tombé dans les montagnes de Teruel et Malraux est parti avec une expédition, pour les retrouver. C'était des montagnes assez difficiles et escarpées, à la limite de la zone franquiste, et dans le film qu'il a tiré de *l'Espoir*, Malraux a repris cette scène avec la descente des blessés et les paysans qui les ont re-

cueillis. J'ai des photos de la véritable expédition, qui sont presque des photos du film <sup>33</sup>.

— Février

### *La perte du front de Malaga*

L'Andalousie sera le dernier théâtre d'opérations où interviendra l'escadrille *Malraux*. C'est ainsi que Paul Nothomb nous présente cette ultime mission: le lundi 8 février au matin, à leur grande stupeur, les membres de l'escadrille apprennent par un émetteur rebelle la chute de Malaga. Certes, les nouvelles officieuses qui, depuis quelques jours, leur parviennent du sud signalent la situation critique de la ville mais rien ne laissait supposer l'imminence d'une semblable catastrophe. Sur un ton comminatoire empreint de sadisme, le speaker fasciste hurle à la «canaille rouge» le soi-disant «triomphe des troupes du général Queipo de Llano»; son ricanement d'assassin en dit long sur les exécutions sommaires qui, déjà, ensanglantent Malaga-la-rouge. On sut plus tard, précise Nothomb, que l'opération fut l'oeuvre des seules troupes italiennes qui purent compter sur le concours du «colonel traître Villalba» <sup>34</sup>, défenseur présumé de la cité (V.P., 14 mai 1937).

La nouvelle dramatique résonne encore dans les oreilles des aviateurs lorsque le téléphone retentit pour leur annoncer que «D'ordre supérieur, une escadrille de bombardement doit partir pour le front de Malaga». «C'est nous qui étions désignés. Une grande joie nous saisit. Car, quand un danger pressant menace, on aime mieux être en face de lui que loin derrière» (V.P., 14 mai 1937). Dès le lendemain, quelques hommes s'envolent pour le sud; de la base aérienne de Los Alcázares <sup>35</sup>, ils seront envoyés directement sur Almeria.

---

<sup>33</sup> «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, p. 16 ; ces souvenirs de Nothomb sont accompagnés de six photos et d'une légende: «L'une des dernières missions de l'escadrille "Malraux", le 27 décembre 1936. Malraux sur l'aérodrome de la Señera (1). L'avion où il se trouvait s'écrasa au décollage (2), l'autre fut abattu par un Heinkel dans la Sierra de Teruel, à Mora de Rubielos (3). Il y eut un mort (Belaïdi) et deux blessés, sur les sept membres de l'équipage. Malraux prit la tête de l'expédition de secours et aidé d'un groupe de paysans (4) ramena les débris de l'avion (5). Quelques jours plus tard, Malraux, photographié à Valence devant la porte monumentale du palais du Marquis de Dos Aguas (6) dont il parlera dans le "musée de la sculpture mondiale"».

<sup>34</sup> Dans des articles du 16 mai et du 3 juin 1937, Nothomb critique une fois encore le refus des anarchistes de toute organisation et de toute discipline, et impute à nouveau la chute de Malaga à «l'impéritie» du général Villalba, à la trahison de ce «chef militaire anarchisant» et «à la division des organisations du F.P.».

<sup>35</sup> Ville située sur El Mar Menor, entre Carthagène et Torrevieja (Province de Murcie).

Le 10, Nothomb, chef du détachement, et ses pilotes sont convoqués chez le commandant du camp; il désire leur montrer sur la carte la marche foudroyante de l'ennemi: en deux jours (du 8 au 10), celui-ci, ne trouvant devant lui aucune résistance —puisque Villalba a fait replier les forces républicaines, en un bond, jusqu'à Almeria—, a progressé de quelque 80 kilomètres! Suivant la méthode qui leur réussit en Ethiopie, les troupes du Duce avancent très rapidement sur une seule route au moyen de colonnes motorisées, le long de la mer dans ce cas-ci, cependant que leurs navires «nettoient» au préalable le chemin fréquenté uniquement par ceux qui tentent de fuir la terreur fasciste. En l'absence de renforts disponibles, seule l'aviation républicaine peut ralentir la progression italienne.

Le soir même de son arrivée, l'escadrille va pilonner la colonne mobile, composée de quelque cent cinquante canons, dans le village de Salobreña, aux portes de Motril. La mission ne comporte que peu de risques car l'ennemi, guère habitué à voir des avions républicains dans ce secteur, est dépourvu de toute protection; les aviateurs savent cependant que cette situation favorable est provisoire. Le 11, au petit jour, quand ils arrivent sur le front, la colonne a déjà traversé Motril; à leur approche, elle s'arrête net. Mais à peine ont-ils fini de l'arroser copieusement de bombes et de faire sauter les camions que surgissent les premiers Fiat; ils s'acharnent sur l'avion de tête, celui où se trouve Nothomb:

«Ils» étaient à 32 contre nous et s'il n'est pas glorieux de triompher avec une telle supériorité, il n'est pas drôle non plus d'être le «héros» à ce moment-là! (V.P., 14 mai 1937)<sup>36</sup>.

Dès la première rafale, la moitié des membres de l'équipage, y compris Nothomb, sont blessés. La tête ensanglantée et le bras cassé par une balle de 12, le pilote parvient néanmoins à maintenir son avion grâce à un sang-froid admirable. Les Fiat reviennent trois fois à la charge; les balles crépitent partout tandis que les «incendiaires» tracent de longues lignes rouges autour de l'appareil:

De ce gros avion de bombardement, fermé comme un sous-marin, on voyait rouge partout: le second pilote râlait, le ventre traversé d'une balle, le mi-

<sup>36</sup> Dans une brève étude sur «Le rôle de l'aviation italienne dans la guerre d'Espagne» (V.P., 22 juin 1939), Nothomb attribue les succès importants de l'aviation de Mussolini à l'inexistence d'une riposte sérieuse; il illustre ainsi cette supériorité écrasante: «Dans le combat aérien où je fus abattu avec six autres camarades, en février 1937, notre avion de bombardement, à trois mitrailleuses, avait été attaqué par un minimum de vingt-cinq "Fiat" en formation. Cela juge la qualité des succès de l'aviation italienne».

trailleur de cuve avait l'artère tibiale tranchée et le sang en giclait comme d'une fontaine, tandis que les autres perdaient leur sang de tous les côtés. Les deux moteurs étaient atteints, celui de gauche en feu, laissait derrière lui une fumée de 200 mètres au moins (V.P., 14 mai 1937).

L'avion chute irrésistiblement vers la mer quand, soudain, le moteur droit rend l'âme. La chance convertissant le tour de force du pilote en miracle, le zinc touche l'eau de ses roues, ricoche et, après un bond de deux cents mètres, va s'échouer près de la plage. Tombés à une vingtaine de kilomètres de la colonne fasciste, les aviateurs patienteront de «mortelles heures» —toute communication téléphonique est coupée— avant qu'une voiture partie d'Almeria ne vienne les recueillir.

Les blessés, dont j'étais, sont sortis, soit par leurs propres moyens de la carcasse de l'avion tombé près du rivage, soit aidés par les membres non blessés de l'équipage. Il s'est écoulé au moins une heure, si pas deux (l'attente nous paraissait, il est vrai, interminable!) avant l'arrivée du Dr. Bethune et de sa voiture, à contre-courant du flot des réfugiés <sup>37</sup>.

La route côtière qu'ils remontent «en auto» est encombrée par un peuple en exode. A l'hôpital d'Almeria, le second pilote, qui a agonisé pendant tout le trajet, décède; grâce au dévouement de l'admirable députée socialiste belge Isabelle Blume —à qui Nothomb exprime sa gratitude ainsi que celle de ses camarades—, les autres accidentés seront transportés en avion à Valence et plus tard à Paris. Un des mitrailleurs dut être amputé de la jambe et, signale Nothomb dans son article du 14 mai 1937, le premier pilote est à l'heure actuelle dans une clinique; lui-même, grièvement blessé, dut revenir en Belgique où il est en convalescence <sup>38</sup>.

Ainsi donc, la prise de Malaga par les troupes du général Roatta et la sanglante répression qui s'ensuit chassent des milliers d'habitants sur la route côtière en direction d'Almeria. L'exode tourne vite au carnage: les quelque cent mille réfugiés sont pris pour cible par les navires et les avions italiens. Afin d'enrayer l'avance ennemie et de protéger les fugitifs, l'état-major républicain fait appel aux aviateurs de l'escadrille internationale basée à Tabernas, à 25 kilomètres au nord d'Almeria. Le 11 février au matin, deux Potez républicains décollent. Alors qu'il couvre la fuite des Malagueños, le Potez-B est attaqué vers 10 heures par des Fiat et tombe dans la mer à Castell de Ferro près de Motril. En se basant sur le témoig-

---

<sup>37</sup> Témoignage de J. Segnaire à R. Thornberry, op. cit., p. 53.

<sup>38</sup> Après un séjour de deux mois et demi dans une clinique parisienne, Nothomb, marchant péniblement, rentre à Bruxelles au début du mois de mai (Jean Fonteyne, *Combat*, 5 juin 1937).

nage de Paul Nothomb à Robert Thornberry et sur les déclarations de Maurice Thomas à Jacques Delperrie de Bayac <sup>39</sup>, on peut en recomposer l'équipage comme suit:

- le pilote Guy Santès, atteint à l'avant-bras droit;
- le bombardier indonésien Jan-Frédéricus Stolk: touché dans le dos par deux balles explosives, il succombera deux jours plus tard;
- le mitrailleur de cuve Paul Galloni: il reçoit une balle dans le mollet et, la gangrène menaçant, il devra être amputé;
- le mécanicien communiste Maurice Thomas; indemne, il remplace Galloni;
- le mitrailleur René Deverts, grièvement blessé à la tête;
- le bombardier Paul Nothomb, atteint au pied droit.

Sans doute le mécanicien Bergeron complétait-il l'équipage; en effet, dans *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, Paul Nothomb raconte que le 13 juillet 1940, une excellente surprise l'attendait à Perpignan: «Tiens, v'là Bernier», entend-il dans son dos:

(C'était le nom que je portais en Espagne). Je me retournai, et tombai dans les bras d'un fidèle camarade de l'«escadrille Malraux», le mécanicien Bergeron. En février 1937, nous avons été abattus ensemble dans la mer à mi-chemin entre Almeria et Malaga. Seul indemne des 7 hommes de l'équipage Bergeron fut d'un dévouement admirable. Il soigna les blessés pendant les 8 h que mit l'ambulance à venir jusqu'à nous à travers une route encombrée de 100.000 réfugiés fuyant devant les troupes franquistes; puis il resta près de l'avion échoué sur la plage pendant un jour encore. Lorsqu'il eut démonté les appareils et pièces du moteur qui n'avaient pas été calcinés ou écrasés, il mit lui-même feu aux débris de notre Potez 54. Et alors seulement il alla se mettre à l'abri. Les colonnes motorisées italiennes étaient à 3 kilomètres <sup>40</sup>.

### *La dissolution de l'escadrille*

Cette opération sur Malaga, à laquelle Malraux ne participa pas, fut donc la dernière de son escadrille, dissoute officiellement quelques jours plus tard: les dégâts matériels et les pertes humaines l'ont mise hors de

---

<sup>39</sup> Jacques DELPERRIE DE BAYAC, *Les Brigades Internationales*, Paris, Fayard, 1968, pp. 215-216.

<sup>40</sup> P. NOTHOMB, *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, document dactylographié, s.l.n.d. (inédit), pp. 22-23.



combat. Evoquant a posteriori l'épopée malraucienne, Nothomb écrit: «Malraux qui est colonel dans l'aviation espagnole, vole chaque jour dans l'avion de tête, mais échappe à tout accident grave. Le reste de l'escadrille, par contre, compte plus de 50% de morts et de blessés» (V.P., 6 mai 1937). Cependant les raisons qu'il invoque —sans les expliciter— pour justifier cette dissolution sont d'un ordre différent:

Vers la fin de février l'escadrille, pour des raisons de politique internationale, est dissoute; d'ailleurs l'aviation nationale-républicaine a acquis maintenant l'expérience nécessaire (V.P., 6 mai 1937).

### *Le combat continue sous d'autres formes*

Pour tous les survivants de l'escadrille, le tragique épisode de Malaga et la dissolution de leur équipe marquèrent la fin d'une étape mémorable. Toutefois, pour plusieurs d'entre eux, la lutte était loin d'être achevée. Si certains —ils furent l'exception— décidèrent de poursuivre le combat, militairement, dans la Péninsule, d'autres choisirent de défendre désormais cette même cause par leur plume et leur talent oratoire.

### *L'Espoir*

Début mai 1937, Malraux, rentré quelques jours plus tôt d'une tournée de conférences aux Etats-Unis et au Canada destinée à récolter des fonds en faveur de la République, accorde une interview à son ancien lieutenant. Il lui décrit la générosité de la classe ouvrière et l'accueil généralement favorable du peuple américain qui pourtant, avoue-t-il, ne saisit pas encore très clairement l'enjeu réel du conflit espagnol. Ses projets «actuels»?

—Je vais repartir bientôt pour l'Espagne pour mettre au point la réception des secours sanitaires que j'ai organisés aux Etats-Unis. Ensuite, en juin, j'irai au congrès des «Ecrivains pour la défense de la Culture», qui se tiendra à Madrid. Je crois que ça changera un peu de l'atmosphère habituelle des congrès littéraires!

Et le journaliste «Paul Bernier» de conclure:

André Malraux continue donc sans arrêt sa lutte pour le triomphe du peuple espagnol. Malgré les hurlements d'un misérable comme Trotsky, il met toute son activité à la disposition du gouvernement républicain. Mais n'ou-

blions pas qu'André Malraux avant d'être un combattant ou un propagandiste, est d'abord le grand artiste, l'écrivain génial de la «Condition humaine» et du «Temps du Mépris».

Il peut servir par son art mieux encore que par sa personne la cause à laquelle il a consacré sa vie.

Malraux l'a compris. Il est en train d'écrire sur l'Espagne un livre qui paraîtra bientôt simultanément en anglais et en français.

En me donnant cette nouvelle sensationnelle (qui est une primeur), André Malraux ne prouve-t-il pas qu'un grand écrivain révolutionnaire non seulement vit ce qu'il pense, mais aide les autres à penser ce qu'ils vivent (V.P., 6 mai 1937).

### *Le combat en Belgique*

Pour Paul Nothomb, démissionné d'office de son grade d'officier et exclu du cadre de réserve dès son retour à Bruxelles par les autorités militaires belges, le combat pour la République continuera aussi sur plusieurs fronts:

La guerre d'Espagne est finie pour moi, mais la réaction belge, avec ses brimades imbéciles, se chargera vite de me rappeler qu'ici le combat continue sous une autre forme (V.P., 14 mai 1937).

Dès son retour au pays, il se dépensera en effet sans compter pour cette République aux côtés de laquelle il a combattu pendant près de six mois. L'activité qu'il déploiera et dont les différentes facettes sont intimement liées, sera intense et variée: journalistique, politique et humanitaire.

#### *a) Journalistique*

Les articles que Paul Nothomb signe dans *La Voix du Peuple*, sous son pseudonyme de «Paul Bernier» jusqu'en juillet 1937, portent essentiellement, jusqu'au début de juin 1939, sur la guerre d'Espagne et sur les réactions diverses qu'elle engendre en Belgique, sans pour autant exclure d'autres sujets de brûlante actualité: la situation des travailleurs américains, l'agression niponne en Chine, la vie en URSS, l'armée rouge, les accords de Munich, la terreur hitlérienne, la détérioration de la situation internationale,... Ses papiers «espagnols» portent essentiellement sur les points suivants:

1. Le Front populaire, condition sine qua non du triomphe;
2. Les nouvelles du front ou les résultats de la politique prônée par le P.C.E.;

3. La faiblesse et l'hypocrisie des démocraties européennes engagées dans la non-intervention;
4. L'anticommunisme haineux de l'aile droite du P.O.B. au service de la réaction;
5. L'ignoble «loi Bovesse»;
6. L'hommage à Emile Vandervelde;
7. L'indispensable démocratisation de l'armée belge;
8. La réponse à quelques attaques personnelles;
9. L'après-guerre et ses perspectives.

#### b) *Politique*

Par la chance de ma rencontre inattendue avec Malraux et par le hasard d'une balle qui certes aurait pu me tuer mais tout aussi bien m'épargner, j'étais revenu dans mon pays en situation de héros médiatique avant la lettre <sup>41</sup>.

Même si le parachutage en tête de liste à Saint-Gilles (Bruxelles) d'un «aristo» n'est pas unanimement apprécié à la base <sup>42</sup>, dès le mois de juillet 1938, la jeune étoile montante du P.C. s'investit dans la campagne pour les élections communales d'octobre; Nothomb exhorte les masses saint-gilloises à l'unité afin de battre la réaction (*V.P.*, 13 juillet 1938). Elu, il sera toutefois invalidé pour n'avoir pas atteint l'âge d'éligibilité requis (25 ans) lors de la proclamation des résultats. La réaction ne desserre pas son étreinte autour des anciens d'Espagne.

#### c) *Humanitaire*

Tant dans ses articles que lors des meetings et réunions —organisés entre autres par le *Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes* et le journal *Combat*— auxquels il se rend dès que son état de santé le lui permet, Nothomb s'adresse aux démocrates et aux travailleurs wallons et flamands pour leur révéler la portée des événements espagnols et le caractère réel de l'insurrection fasciste dans la Péninsule. Inlassablement, il s'efforcera de convaincre ses auditeurs de l'immense danger de guerre qui résulterait d'une

---

<sup>41</sup> P. NOTHOMB, *Non lieu*, p. 72.

<sup>42</sup> José GOTOVITCH, *Du Rouge au Tricolore. Résistance et Parti communiste (Les Communistes belges de 1939 à 1944)*, Bruxelles, Editions Labor, Archives du futur-Histoire, 1992, p. 45.

victoire des forces franquistes, de leur démontrer que leur sort est intimement solidaire de celui du peuple espagnol et des soldats de l'armée républicaine; selon lui, la façon la plus efficace de faire pression sur les gouvernements, de sauver le peuple espagnol et, par là, de se sauver soi-même, est de réaliser aux niveaux national et international l'unité de la classe ouvrière, de mener une action concertée et vigilante d'aide à l'Espagne républicaine.

Dès le 6 août 1937, *La Voix du Peuple* annonce la création, à Bruxelles, de l'*Amicale des Anciens Combattants d'Espagne* par quelques-uns des volontaires belges contraints par leurs blessures, leur maladie ou leurs devoirs personnels de quitter le front et de revenir en Belgique. Le 13 février 1938, sous la présidence de l'avocat Jean Bastien, se tient le Congrès constitutif de l'*Amicale*. Ce jour-là, loin de se considérer comme des «anciens» combattants, les volontaires flamands et wallons des Brigades se rassemblent, fermement décidés à continuer la lutte sous une autre forme et à mettre au service de ce travail de solidarité l'expérience acquise en Espagne dans le domaine de la résistance au fascisme. C'est à Paul Nothomb que revient l'honneur de présenter un rapport sur les objectifs et les tâches de ceux qui ne s'estimeront démobilisés qu'au moment de la victoire républicaine: continuer la lutte amorcée dans les tranchées sous le signe de l'indispensable unité; créer des Comités d'aide et de coordination; réparer, dans la mesure du possible, la honte qui couvre la Belgique engagée par un gouvernement réactionnaire dans la non-intervention; lutter contre l'infâme «loi Bovesse» votée avec la complicité de certains parlementaires socialistes; soutenir les camarades qui reviennent d'Espagne, malades, blessés ou infirmes; appuyer le projet de la loi Rolin accordant l'amnistie aux volontaires,... L'orateur invite également les partis démocratiques à appliquer les paroles de Louis de Brouckère: «S'unir ou périr!», et démasque les buts de la campagne pour la reconnaissance de Franco. Lors de la constitution du Comité national, Paul Nothomb est élu président.

Lors du congrès qui, à la mi-avril 1938, doit décider de la transformation de la section belge du *Secours Rouge International* en une large organisation de *Secours Populaire de Belgique* afin de mieux affronter les tâches qui incombent alors au mouvement de solidarité, Paul Nothomb est invité à définir l'orientation nouvelle du S.R.I. dont il sera le secrétaire jusqu'au pacte germano-soviétique d'août 1939.

### *Un lourd regard rétrospectif*

Dans son «Autobiographie d'une découverte», Nothomb évoque son retour en Belgique et analyse sans complaisance le rôle qu'il accepta de jouer alors pour et dans le Parti:

Quand on ne croit plus à rien, il faut se méfier de tout. Hélas, je fis exactement le contraire à mon retour en Belgique via l'hôpital. C'est que pris dans la succession des événements qui me dépassaient, porté et déporté par le tourbillon de l'Histoire à la veille de la Seconde Guerre mondiale, je ne me rendais pas compte de ce qui m'était arrivé, en grande partie à mon insu, en Espagne au double contact de la liberté en action et de la mort en action, que Malraux prétendait lyriquement associer. Mais ça ne marchait qu'en littérature. Certes extérieurement j'avais réussi. J'avais comme on dit «bravé la mort», j'y avais surtout échappé. De justesse. Fort de cette chance transformée en «exploit» pour les besoins de la propagande à la recherche de «héros» à défaut de succès sur le front, j'étais devenu un «glorieux combattant de l'antifascisme» que le parti envoyait se faire acclamer dans les réunions d'aide à l'Espagne républicaine, de plus en plus menacée. Chargé de tenir le discours de circonstance, dicté par l'idéologie mais qui consistait précisément à l'époque à ne jamais l'évoquer, à ne jamais parler de révolution, de lutte de classes, de dictature du prolétariat mais seulement de démocratie, de liberté et de paix, dont les communistes étaient les meilleurs défenseurs, les preux chevaliers dans mon genre, si je n'étais dupe de mes propos, si je souffrais même de cette comédie elle me semblait indispensable. Et pour la jouer le plus efficacement possible, je me répétais ce dont je n'étais plus vraiment convaincu, à savoir que le parti avait toujours raison.

Bref, je fis comme si. Mais à l'intérieur, au niveau de mes motivations profondes, j'étais vide. D'une vacuité que me cachait, si j'ose dire, que compensait mon rôle de vedette au service de la cause. Vedette déguisée, obligée de mentir pour être sincère et d'être sincère pour mentir. Et cette duplicité comme ce rôle avait un côté grisant. C'était moins la vanité de l'acteur qui me montait à la tête, que l'orgueil d'un certain cynisme. Les événements se précipitaient. Munich, la chute de Madrid, le pacte germano-soviétique. [...]. Je devais commencer à me rendre compte que je m'étais complètement fourvoyé, non pas en m'engageant en Espagne ni en m'engageant dans mon camp, mais en m'engageant au départ dans la politique active. Comme mon père ! Sur son terrain, même si ma mégalomanie à moi s'étendait à l'univers. Et après? La révolution mondiale, si elle triomphait un jour, changerait-elle la condition humaine? Abolirait-elle la mort que j'avais frôlée, et qui m'attendait au tournant? Bien sûr, ce que j'avais cherché en adhérant au parti, c'était un ersatz d'absolu que déjà, sans le savoir encore, je n'espérais plus y trouver <sup>43</sup>.

De même, dans *Non lieu*:

J'étais un jeune révolutionnaire sur un nuage, grisé par l'héroïsme qu'au retour au pays la propagande m'attribuait à son profit, en me propulsant au rôle de vedette, jouant sur mes origines bourgeoise[s], mon père notable, de petite noblesse comme Lénine, venu à la classe ouvrière, pardon: au combat antifasciste, à la lutte démocratique, mu par le sens de la justice qui était aussi le sens du progrès. Je faisais la part du boniment que j'approuvais

---

<sup>43</sup> P. NOTHOMB, «Autobiographie d'une découverte», pp. 215-217.

pour les besoins de la cause, mais j'acceptais naïvement le rôle et finis par m'identifier au personnage flatteur que j'étais devenu pour les autres, et me prendre pour un homme d'action, pour un exemple, pour un chef, alors que j'étais surtout un rêveur, un enthousiaste, un rebelle, fourvoyé dans la politique par une sorte de mimétisme à l'envers, de même que j'avais entamé un semblant de carrière des armes par nécessité économique <sup>44</sup>.

Après mon retour au pays, [je fus] propulsé par le Parti sur les estrades du mensonge, de la démocratie, de la légalité. Défense de prononcer encore le mot de Révolution. Avec le Front populaire nous nous battions désormais pour les valeurs de la bourgeoisie, menacées par le seul fascisme. C'était la main tendue à tous les honnêtes gens, les appels au cœur, à la solidarité pour les enfants d'Espagne. J'appris à pratiquer cette langue de bois imposée par la conjoncture, mais sans être dupe. Pour la première fois j'étais confronté au cynisme dans ma vie quotidienne, et il me pourrissait lentement. Je fus nommé à la tête de l'ex-Secours rouge devenu Secours populaire et chargé d'apitoyer les foules au lieu de les inciter à la révolte. C'était peut-être plus efficace. Il fallait tirer les leçons de l'Espagne et d'ailleurs où nous avions perdu par excès de romantisme. Les fascistes étaient plus malins. C'est pourquoi ils gagnaient partout. Derrière le grotesque Mussolini qu'admirait mon père et l'ignoble Franco se dressait maintenant Hitler -et sa démagogie hystérique. Mais aussi l'armée allemande. Après Vienne et Prague, la tache brune sur la carte s'étendait dangereusement vers l'Est, et l'Union soviétique contrainte de chercher des contre-poids à l'Ouest pour se défendre négociait un accord avec les impérialistes anglo-français qui s'empresseraient de la lâcher en cas de crise comme ils l'avaient fait à Munich pour la Tchécoslovaquie. La chute de Madrid encerclée qui résistait encore au printemps 1939 —la plupart des gens l'ont oublié— consacrait la déroute de l'Internationale dont, dissipées les tardives illusions démocratiques des Fronts populaires, la patrie du Socialisme restait le seul espoir. Le signal de l'hallali semblait donné. Heureusement, Staline veillait <sup>45</sup>.

Cette immense rancoeur pour ses anciens camarades communistes nouvellement exprimée dans ces derniers témoignages, Nothomb en avait déjà fait part notamment dans quelques oeuvres de fiction.

### La Rançon: *une singulière évocation du séjour espagnol*

En 1952, sous le pseudonyme mi-stendhalien <sup>46</sup> mi-espagnol <sup>47</sup> de Julien Segnaire, Nothomb publie un troisième roman au titre aussi intrigant

<sup>44</sup> P. NOTHOMB, *Non lieu*, pp. 67-68.

<sup>45</sup> P. NOTHOMB, *ibid.*, pp. 46-47.

<sup>46</sup> Dans son «Autobiographie d'une découverte», Paul Nothomb fait référence au personnage de Stendhal: «Nietzsche m'avait appris à rire des valeurs bourgeoises, c'était facile et excitant, et flattait en moi une certaine ambition vulgaire à la Julien Sorel, «progressiste» et opportuniste comme l'idéologie à laquelle j'adhérais, même quand j'avais cessé d'y croire» (p. 220).

<sup>47</sup> «Segnaire» s'inspire de «La Señera».

que les deux précédents: *La Rançon*<sup>48</sup>. Le cadre spatio-temporel en est le même que celui de *L'Espoir* de Malraux: la guerre civile espagnole, de l'été 1936 au début de l'année 1937. Mais si les deux anciens d'Espagne, pour écrire leur récit, se sont inspirés d'une expérience vécue côte à côte, leurs romans divergent tant par la forme que par le fond. Niant l'émotion positive émanant de *L'Espoir* —une oeuvre de combat parue fin 1937 afin de remuer les consciences démocrates à un moment où l'Espagne républicaine était encore en mesure de vaincre le fléau totalitaire—, le terme «rançon» plonge aussitôt le lecteur au coeur du malaise. Les titres antinomiques choisis par Malraux et Segnaire révèlent d'emblée que leur projet, au moment de concevoir ces oeuvres, était radicalement différent. De plus, dans son court roman de suspense et de fiction psychologique, Segnaire se centre sur les seules activités de l'escadrille pour y analyser le combat d'un homme, Atrier, en quête d'une dignité perdue.

Ainsi, les cinq mois exaltants passés en Espagne aux côtés du fascinant Malraux inspirent-ils, quinze ans plus tard, à Nothomb, une fiction-confession noire, presque désespérée, en contradiction totale avec les reportages passionnés et enthousiastes qu'il rédigeait à l'époque pour *La Voix du Peuple*. Lui, l'Atignies de *L'Espoir*, le jeune héros célébré et porté aux nues par le Parti, l'animateur et la figure de proue de la campagne pro-républicaine, se dédouble étrangement dans ce récit au titre défaitiste: Grandel, jeune officier aviateur mandaté par les communistes belges et représentant officiel du P.C. dans l'escadrille, piètre ambassadeur de la cause qu'il est censé prêcher, ne gagne l'estime de Réaux-Malraux et du lecteur qu'en perdant le Parti de vue; Atrier, trahi par les hommes qu'il avait choisi de servir et injustement accusé de fascisme par les communistes, cherche une réhabilitation difficile et une intégrité nouvelle<sup>49</sup>.

Indiscutablement, la vie personnelle de Paul Nothomb a basculé dans l'entretemps et le rêve s'est transformé en cauchemar. En effet, «[*La Rançon*] n'a rien de la fresque épique et historique malrucienne mais se concentre sur les rapports humains comme sur les questions de culpabili-

---

<sup>48</sup> Julien SEGNAIRE, *La Rançon*, Paris, Gallimard, 1952. Les deux romans antérieurs s'intitulent *Le Délire logique* (1948) et *N'y être pour rien* (1949).

<sup>49</sup> Même si elle ne constitue pas réellement le sujet central de *La Rançon*, la problématique de l'engagement communiste en Espagne imprègne d'un bout à l'autre le récit de Julien Segnaire. Assurément, les communistes ou prétendants communistes présents dans *La Rançon*, même s'ils présentent certains traits communs avec ceux de *L'Espoir*, ne semblent pas issus du même moule. Tandis que Magnin-Malraux s'appuie sur eux pour faire régner la discipline dans son escadrille, Réaux-Malraux, pour qui ils sont davantage une charge, même s'il reconnaît leur courage et leur dévouement, les qualifie d'«insupportables» et d'«utiles, secondairement»; en tout cas, ils ne sont quère synonymes d'efficacité ou promesse de victoire.

té -ce qui ne manque pas de surprendre de la part d'un des acteurs de l'épopée»<sup>50</sup>.

### *La menace de la déchéance*

En 1942, au moment où les communistes, désireux de pouvoir intervenir comme force militaire à l'heure H du débarquement, se militarisent, Nothomb, jusqu'alors «chef d'état-major» des *Partisans Armés*, est invité à assurer le commandement national de «l'appareil militaire» du Parti. Dénoncé par son adjoint flamand et arrêté en mai 1943 par la Police secrète militaire, il comprend vite, face à ses tortionnaires, que l'idéologie, quelle qu'elle soit, se révèle «nulle», sans valeur ni aucune espèce d'importance. Pendant la nuit «décisive» qu'il passe dans un cachot à la prison de Saint-Gilles, conscient qu'il lui sera impossible de résister à un nouvel interrogatoire dont il connaît les conséquences: l'arrestation et la mort probable de nombreux compagnons, le démantèlement de l'organisation, mais aussi sa propre «déchéance»<sup>51</sup>, le détenu analyse la comédie qu'il n'a cessé de se jouer jusque-là et qui l'a précipité dans cette situation dont il ne sortira que moyennant un nouvel artifice; ainsi, perdu au fond de son «trou», Nothomb élabore-t-il une tactique destinée à gagner du temps, une stratégie qu'il dépeindra avec force détails dans *Le Délire logique*: il décide de jouer au converti, à celui qui adhère pleinement à la doctrine nationale-socialiste. Inévitablement, les compromis auxquels il doit consentir avec ses geôliers se transformeront à partir d'un certain moment

en une espèce de collaboration sur la base du fait que je préférais... collaborer comme un collaborateur politique que comme un collaborateur contraint par la chose [= la torture]. C'était une question d'orgueil. Ne voulant pas être contraint, j'ai fait celui qui est libre. C'est comme ça que je me suis coulé jusqu'à la gauche, parce que tout le monde a cru que j'étais libre et moi-même je trouvais que j'étais libre alors que j'étais contraint<sup>52</sup>.

La Geheime Feldpolizei ignorant la qualité du gibier qu'elle détient, cette «conversion» n'aura pas de conséquences tragiques dans un premier

<sup>50</sup> M. QUAGHEBEUR, «Quand Paul Nothomb faisait d'André Malraux un personnage de roman», *André Malraux : la foi en l'homme*, Actes du colloque organisé par Instituto de Estudos Franceses da Faculdade de Letras de Coimbra e Ministério francês da Cultura, 27 a 29 de abril de 1994, in *Confluências*, n° 11, Novembro 1994, p. 166.

<sup>51</sup> *Le Délire logique*, p. 50.

<sup>52</sup> *Interview Nothomb-Develer par José Gotovitch*, le 10 février 1986, p. 17.



temps. Incroyablement, six semaines durant, un laps de temps en principe amplement suffisant au Parti pour modifier le dispositif et à ses camarades pour se planquer, Nothomb réussit à retarder le moment de la confession. Fin juin, la Sicherheitspolizei (S.I.P.O.), parfaitement au courant, elle, de l'importance de Nothomb dans l'appareil communiste, découvre enfin sa présence à la prison de Courtrai et le fait expédier à Breendonck; mais, à ce moment-là, le résistant est persuadé que les révélations qu'il pourra faire ne causeront plus aucun dommage à son organisation:

Le fait est que, pendant six semaines après mon arrestation, personne n'a été arrêté parce que justement j'ai tenu grâce à ce système [de compromis] et ce système aurait dû permettre à tous ces gens de se mettre à l'abri. Ils ne l'ont pas fait, et après c'est sur moi que c'est retombé. Parce qu'à ce moment-là, j'avais trop joué ce jeu, que cela ne pouvait plus durer. Disons qu'il y a une grande responsabilité de leur part que ça se soit mal terminé <sup>53</sup>.

Toujours est-il qu'à partir du 2 juillet, de nombreux dirigeants du P.C. tomberont dans les filets tendus par la Gestapo. Les Allemands invitent Nothomb à participer aux interrogatoires, à engager ses anciens compagnons à parler: résister à la torture, leur dit-il, est un leurre et, de toute manière, la Gestapo connaît déjà l'essentiel. Ces «conseils» prodigués par le chevalier sans peur et sans reproche, celui dont le Parti n'a cessé de célébrer les prouesses depuis son glorieux retour d'Espagne, déséquilibrent plus d'un militant; pour Nothomb, ils n'étaient qu'un «langage codé» <sup>54</sup>.

Publié en octobre 1943, le *Guide du Militant* analyse les erreurs à l'origine du désastre de juillet mais refuse de disculper les traîtres qui ont capitulé et divulgué les secrets du Parti. En raison de sa conduite indigne d'un militant communiste, Paul Nothomb est exclu du Parti. La proposition de liquider le traître ne sera pas retenue; le Judas ne perd cependant rien pour attendre. En 1944, Nothomb et sa femme Margot Develer, dont le refuge bruxellois a été repéré, échappent de justesse à une tentative d'exécution. L'arme s'enraye au «mauvais» moment.

### *Le procès*

Dès leur retour en Belgique, les victimes de la razzia de juillet 1943, du moins celles qui ont la chance de revenir des camps, dénoncent ceux

---

<sup>53</sup> Ibid., p. 18.

<sup>54</sup> Ibid., p. 25.

qu'elles estiment coupables de leur calvaire; les plaintes viseront uniquement le trio Prévot-Develer-Nothomb, ce dernier en particulier.

Le procès qui s'ouvre en avril 1946 sera complexe et confus. Car, si le P.C. s'y montre intransigeant envers les trois renégats, l'unanimité est loin de régner dans le camp communiste, divisé sur les mobiles de la «conversion» de Nothomb; personne ne se sent capable d'expliquer une telle «trahison» de la part d'un militant aux antécédents irréprochables. Par surcroît, l'accusé adopte une attitude pour le moins «ambivalente»: sentimentalement, il se sent encore communiste. Avec José Gotovitch, il est important de souligner que tous, accusés et avocats, auront soin de taire certains faits dont ils ont connaissance, tel «le compromis des quatre»<sup>55</sup>.

C'est donc sans convaincre personne que le procès se clôt par la condamnation du trio; pour avoir livré des informations capitales à ses geôliers, Nothomb écope de deux ans de détention. Celui qui sera réhabilité par la suite a la nette impression d'avoir servi de bouc émissaire:

Je ne veux pas refaire mon procès, mais il est évident que l'image que le P.C. a voulu donner de l'attitude de ses militants pendant la guerre, était une image complètement déformée<sup>56</sup>.

Il est certain que d'autres gens du parti dirigeant ont aussi eu une attitude qui n'était pas du tout conforme à l'attitude du «grand chevalier pur» qu'il fallait être quand on était communiste. Alors, comme ils ont pu étouffer ça, c'est sur moi qu'on a mis tout, après la guerre, étant donné que j'étais la bête noire. Puisqu'il y en avait un autant le charger de tout. Tout ce qu'il y a eu comme arrestations, finalement c'était moi qui étais responsable.

Dans *Non lieu*, après avoir décrit la comédie de ralliement idéologique qu'il joua à ses tortionnaires, Nothomb commente:

Dieu sait qu'on allait me reprocher ces compromissions. Et que moi-même, quand j'oublie l'implacable enchaînement des circonstances qui m'a acculé à ce rôle scandaleux... Comme si j'avais innové en l'occurrence! Mais ce n'est que tout récemment, dans les *Mémoires* d'un de mes accusateurs, qui s'était bien gardé d'en faire état à l'époque, que je l'ai appris à mes dépens. Tandis que je me débattais en amateur à la Gestapo, des professionnels du Parti, membres du bureau politique, arrêtés de leur côté, concluaient collectivement une sorte d'accord de neutralisation de leurs activités avec les sbires mêmes qui me manoeuvraient. Dans des locaux séparés et avec une discrétion louable. Après guerre, après qu'ils se retrouvèrent sains et

<sup>55</sup> J. GOTOVITCH, *Du Rouge au Tricolore*, pp. 462-463.

<sup>56</sup> *Interview Nothomb-Develer par José Gotovitch*, le 10 février 1986, p. 17.

sauts, leur affaire fut étouffée et l'indignation réservée à la mienne. Tant mieux pour eux. Ou tant pis <sup>57</sup>.

En février-mars 1947, soit dix mois après sa condamnation, Paul Nohomb rédigea un récit-«confession»: *Le Délire logique*. La dédicace adressée à un ancien d'Espagne, fusillé par les Allemands dans le maquis de Malraux en Corrèze en 1944, Raymond Maréchal, «qui combattit et mourut hors de l'univers du mensonge», n'est-elle pas lourde de sens?

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

• Dans La Voix du Peuple:

\* Sous le pseudonyme de Paul Bernier:

- «Six mois dans l'aviation républicaine»:
  - «I. Arrivée à Madrid» (1er et 2 mai 1937);
  - «II. La résistance s'organise - Un contre dix - Tolède- Madrid se ressaisit» (3 mai 1937);
  - «III. Héros de l'air. Urtubi - Viezzoli - Krisay» (4 mai 1937);
  - «IV. Le second miracle espagnol» (5 mai 1937);
  - «V. «Déserteur» héroïque» (7 mai 1937);
  - «VI. La Brigade arrive! Albacete, centre de toutes les nationalités. L'escadrille André Malraux» (9 mai 1937);
  - «VII. Sur le front de Teruel» (11 mai 1937);
  - «VIIl. Du soleil de Valence aux neiges de Mora» (12 mai 1937);
  - «IX. La Chute de Malaga» (14 mai 1937);
  - «X. Conclusions: L'Unité est la condition nécessaire et suffisante de la Victoire» (16 mai 1937).
- «Notre collaborateur Paul Bernier a interviewé le grand écrivain révolutionnaire André Malraux» (6 mai 1937).
- «La presse organise le silence autour des scandaleuses condamnations des volontaires retour d'Espagne» (10 mai 1937).
- «Encore des brimades odieuses contre les volontaires revenus d'Espagne» (11 mai 1937).
- «On traite les volontaires de la liberté comme des voleurs!» (12 mai 1937).
- «Les perquisitions continuent chez les parents des volontaires d'Espagne!» (13 mai 1937).
- «Un appel du R.U.P. au Gouvernement belge. Le 23 mai la S.D.N. doit être saisie des événements d'Espagne» (19 mai 1937).
- «La crise gouvernementale espagnole. Intransigeance communiste? NON. Volonté populaire? OUI» (19 mai 1937).
- «Nos camarades Mariën et Van Belle sont acquittés» (21 mai 1937).
- «Après l'acquiescement de nos camarades Mariën et Van Belle. Il faut que nos camarades Lemans et Meert soient acquittés en appel» (22 mai 1937).
- «Au Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes. Le citoyen Max Buset fait le procès de la non-intervention» (28 juin 1937).
- «"Mein Kampf" en action. Propagande hitlérienne à Eupen-Malmédy»:
  - «I. Une réunion secrète à Eupen» (1er juillet 1937);
  - «II. Du vol à voile aux Sections d'Assaut» (2 juillet 1937).

---

<sup>57</sup> P. NOTHOMB, *Non lieu*, pp. 79-80.

\* *Sous le nom de Paul Nothomb:*

- «Le procès des espions en U.R.S.S. 20 ans de régime soviétique contre 20 siècles de rapines» (16 juin 1937).
- «Le Comité d'aide aux enfants d'Espagne a recueilli 120.000 francs, a envoyé des vivres, des vêtements..., nous déclare le camarade Naessens, secrétaire fédéral du S.R.I.» (9 juillet 1937).
- «Il y a un an. Les journées de juillet. M. Ruiz, ambassadeur de la République espagnole en Belgique, nous fait le récit des événements qu'il vécu comme ministre» (18 juillet 1937).
- «A l'aide des peuples espagnols et chinois» (23 juillet 1937).
- «Les nuages menaçants sont loin d'être dissipés» (25 juillet 1937).
- «L'abominable campagne anti-soviétique. Réponse à la citoyenne Goldstein» (25 juillet 1937).
- «La Troisième Olympiade Ouvrière. Unis dans un même élan de solidarité en faveur de l'Espagne républicaine, les sportifs ouvriers et la population anversoise ont fait une réception enthousiaste aux athlètes espagnols» (28 juillet 1937).
- «La semaine en revue. Bilan positif» (1er août 1937).
- «A propos du vol par les fascistes espagnols des bateaux «Rita I» et «Rita II». Devant la guerre menaçante il faut prendre les mesures de sécurité indispensables» (14 août 1937).
- «Un vrai ministre socialiste» (18 août 1937).
- «Mon ami Abel Guidez, pilote français, a été lâchement assassiné par les fascistes» (11 septembre 1937).
- «La «Libre Belgique» au service de Franco-Hitler. Deux mots, Comte!» (29 septembre 1937)
- «Avons-nous fait tout notre devoir?» (22 septembre 1937).
- «Un défenseur du POUM» (25 septembre 1937).
- «Avant le Congrès du P.O.B. Les ennemis de l'Unité» (5 octobre 1937).
- «Il y a un an, Franco annonçait la prise de Madrid! Mais l'héroïque capitale de l'Espagne tient toujours. La situation est bien meilleure que l'an dernier» (8 novembre 1937).
- «Le citoyen Spaak a-t-il reconnu Franco?» (16 novembre 1937).
- «Le roi Léopold à Londres et Lord Halifax à Berlin. Veut-on imposer la reconnaissance de Franco?» (19 novembre 1937).
- «A propos d'un article du «Peuple». Par haine anti-communiste, on en arrive à condamner la solidarité pour l'Espagne» (21 novembre 1937).
- «Un mot à l'hitlérien Degrelle. Nuance» (2 décembre 1937).
- «Hâtons la victoire définitive en aidant plus que jamais l'Espagne républicaine» (23 décembre 1937).
- «Un journal belge qui paraît en Espagne. C'est «Nostra Voz» organe du Bataillon Pierre Brachet» (26 décembre 1937).
- «L'Espagne a plus que jamais besoin de notre aide!» (29 décembre 1937).
- «Amnistie pour les volontaires de la liberté» (6 janvier 1938).
- «Les bombardements fascistes continuent. Il faut hâter les démarches pour y mettre fin. Le refus de Franco doit entraîner l'aide officielle à la République et la fin du blocus. Quant à la réponse des travailleurs elle est claire: Aide plus que jamais au vaillant peuple espagnol!» (6 février 1937).
- «Dimanche prochain à Bruxelles. Première assemblée générale de l'Amicale des Volontaires de la Liberté» (10 février 1937).
- «Pour aider l'Espagne l'unité est possible!» (16 février 1938).
- «Belgique, «Terre d'asile». Spaak contre les victimes de Hitler» (1er mars 1938).
- «Le plus grand otage de la Paix. Ernst Thaelmann, chef du prolétariat allemand, est emprisonné sans jugement depuis 5 ans» (5 mars 1938).
- «Pour éviter à l'Espagne le sort de l'Autriche, imposons le rétablissement de la liberté du commerce» (17 mars 1938).
- «Droit d'Asile pour les victimes du fascisme. Aujourd'hui s'ouvre à Evian la Conférence Roosevelt pour les émigrés autrichiens et allemands» (6 juillet 1938).
- Le mot d'ordre «neutraliste» «Défendre toutes nos frontières» représente non seulement une politique criminelle mais aussi «une absurdité militaire»» (8 octobre 1938).
- «Pan dans l'oeil du «Rappel». Nos amis Nothomb et Giineur clouent les calomnieux au pilori» (29 novembre 1938).
- «Les Volontaires de la Liberté n'oublieront pas que Vandervelde consacra ses dernières forces à défendre l'Espagne. Ils poursuivront la lutte de celui dont le dernier cri fut: "Burgos jamais!"» (29 décembre 1938).

- «Le scandale des enfants traqués. "M. Pholien, pour se disculper trompe l'opinion..."» (11 janvier 1939).
- «Le Programme pour l'Indépendance et la Rénovation du Pays. Pour une armée démocratique» (3 février 1939).
- «Vive la République espagnole!»:
  - «I. La grande espérance» (30 avril 1939);
  - «II. Premier Mai de solidarité avec les victimes de la terreur franquiste» (1er et 2 mai 1939);
  - «III. L'enfer des camps français» (4 mai 1939);
  - «IV. L'aide à l'Espagne continue!» (7 mai 1939).
- «La guerre d'Espagne et les enseignements de l'histoire du Parti bolchevik» (4 juin 1939).
- «Le rôle de l'aviation italienne dans la guerre d'Espagne» (22 juin 1939).
- «Lettre ouverte au sénateur baron Pierre Nothomb» (25 juin 1939).
- «Ceux qui trahissent le socialisme. Besteiro se vante d'avoir tout fait pour livrer Madrid à Franco» (10 juillet 1939).

• *Dans Combat:*

- «Le colis de Noël du volontaire belge» (11 décembre 1937).

• *Articles et romans:*

\* *Sous le nom de Paul Nothomb:*

- *Les Belges dans les tranchées d'Espagne*, brochure publiée par l'Amicale des Combattants d'Espagne, préfacée par Emile Vandervelde, 1937.
- «La Belgique. Terre d'hospitalité», *Traqués partout. Les émigrés antifascistes demandent le droit à la vie*, Bruxelles, Editions Germinal, 1938, pp. 3-6.
- *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, document dactylographié, s.l.n.d. (inédit).
- «Autobiographie d'une découverte», Postface à *Les tuniques d'aveugle*, Paris, Editions La Différence/La Longue Vue, Collection Vers la seconde alliance, 1990, pp. 205-232.
- *Non lieu*, Paris, Phébus, 1996.

\* *Sous le pseudonyme de Julien Segnaire:*

- *Le Délire logique*, Paris, Gallimard, 1948.
- *N'y être pour rien*, Paris, Gallimard, 1949 (réédité chez Phébus en 1995, sous le nom de Paul Nothomb).
- *La Rançon*, Paris, Gallimard, 1952.
- *Les Dieux du sang*, Paris, Gallimard, 1955.
- «Les ratés (extrait inédit)», *La Dryade*, n° 33, 1961-1962, pp. 33-41.
- *Le Rendez-vous des vivants*, Paris, René Julliard, 1962.
- «L'antimilitarisme du «coronel!»», *Hommage à André Malraux, La Nouvelle Revue Française*, n° 295, juillet-septembre 1977, pp. 31-37.
- «En Espagne», *La Revue des deux mondes*, novembre-décembre 1977, pp. 343-350.

*Sur Paul Nothomb/Julien Segnaire:*

• *Dans La Voix du Peuple:*

- Pierre JOYE, «Pour avoir combattu Franco-Hitler en Espagne! Notre ami Paul Nothomb (Paul Bernier), officier de réserve, est dégradé» (16 mai 1937).

- Pierre JOYE, «Oublient-ils le 11 avril?» (17 mai 1937).
- «Tour d'horizon. Les volontaires d'Espagne sont les meilleurs défenseurs de notre indépendance» (18 mai 1937).
- «Contre une mesure scélérate. Au parlement notre Parti va interpeller le Ministre de la Défense Nationale sur la dégradation du lieutenant Paul Nothomb» (20 mai 1937).
- «Notre camarade Paul Nothomb (Paul Bernier) parle de l'Espagne, au Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes» (3 juin 1937).
- «A Liège, manifestation imposante. Plus de 5.000 personnes applaudissent Delbrouck, Brunfaut et notre camarade Paul Nothomb» (19 juillet 1937).
- «Un meeting d'unité pour l'Espagne à Andenne. Fernand Godefroid, secrétaire national J.G.S., et notre camarade Paul Nothomb parlent à la Maison du Peuple» (2 août 1937).
- «1.000 travailleurs sérésiens acclament Paul Nothomb» (6 août 1937).
- «L'Amicale des Combattants d'Espagne est constituée» (6 août 1937).
- «Une excellente tournée de propagande unitaire dans le Luxembourg» (10 août 1937).
- Pierre JOYE, «Le "cas Nothomb". Les intellectuels contre le fascisme» (4 décembre 1937).
- «L'Espagne populaire vaincra! Aidons-la de toutes nos forces!» (16 décembre 1937).
- «A Teruel, après l'effondrement des dernières résistances, une compagnie de mitrailleurs et une compagnie d'infanterie rebelles passent à la République. Plus de 4.000 prisonniers. Le citoyen Louis de Brouckère et notre camarade Paul Nothomb parlent en faveur de l'Espagne à Saint-Gilles» (25 décembre 1937).
- «Un meeting de l'Amicale des Combattants d'Espagne à Liège. Les camarades Wavreille, Nothomb et Bastien flétrissent la non-intervention et appellent les travailleurs à redoubler d'efforts de solidarité» (10 février 1938).
- «Les anciens combattants d'Espagne ont constitué leur amicale. «L'aide sous toutes ses formes, au peuple espagnol reste notre souci constant» déclare Paul Nothomb dans son rapport» (14 février 1938).
- «"Restons unis comme au front!". Le Congrès de l'Amicale des Anciens Combattants d'Espagne s'est terminé dans une atmosphère de lutte et d'unité!» (15 février 1938).
- «Après avoir entendu Lahaut, Nothomb et Relecom, les travailleurs liégeois condamnent les traîtres trotskistes et assurent l'Union Soviétique de leur solidarité agissante» (10 mars 1938).
- «Vers le Secours populaire de Belgique, large organisation de solidarité» (18 avril 1938).
- «Le Secours populaire de Belgique est né. Paul Nothomb en est le secrétaire national» (19 avril 1938).
- «A bas les mesures réactionnaires et fascistes contre les émigrés». Solidarité active envers les victimes de Hitler! nous déclare notre ami Paul Nothomb, secrétaire du Secours Populaire» (8 juin 1938).
- «A Saint-Gilles. Nos camarades Nothomb et Fonteyne proclament la nécessité d'établir des listes communes en vue des élections communales» (13 juillet 1938).
- «Agents de la Gestapo, russes blancs et rexistes essaient en vain de salir l'Espagne. Nothomb, Jacquemotte et Chavée répondront aux calomnies d'un "volontaire à prime"» (7 août 1938).
- «Rex a peur! M. Lemoine, volontaire à prime, engagé au service de Rex, n'a pas osé mentir en face de contradicteurs, combattants de la liberté» (10 août 1938).
- «L'Amicale des Combattants de la Liberté démasque les "volontaires à primes"» (23 août 1938).
- «Mesures de classe ! Notre camarade Nothomb invalidé à Saint-Gilles» (23 octobre 1938).
- «A la demande du Comité d'Accueil, représenté par notre camarade Lahaut, la commune de Seraing promet son aide matérielle aux anciens combattants d'Espagne. Un appel de l'Amicale des Volontaires de la Liberté» (1er décembre 1938).
- «"Dans tout le pays le Secours Populaire prépare la grande campagne de Noël pour l'Espagne" nous annonce Paul Nothomb, secrétaire général du S.P.B.» (4 décembre 1938).
- «L'hitlérien Degrelle condamné pour avoir calomnié et injurié notre ami Paul Nothomb» (14 février 1939).
- «Les immondes procédés des socialistes-nationaux. Dans un meeting à Tamines le spaa-kiste Drapier déclare que notre ami Paul Nothomb aurait combattu dans les troupes franquistes en Espagne» (1er avril 1939).
- «M. Drapier dément... Il n'a pas porté d'accusations contre notre ami Paul Nothomb» (5 avril 1939).

• *Dans Combat:*

- «Les volontaires d'Espagne ne sont pas des déserteurs belges» (22 mai 1937).
- Jean MARIN, «Paul Nothomb retour d'Espagne» (5 juin 1937).
- «Le mouvement antifasciste. Pour l'Espagne! Pour notre Honneur National!» (5 juin 1937).
- Pierre JALLEZ, «La répression contre l'aide à l'Espagne» (12 juin 1937).
- «Le mouvement antifasciste au C.V.I.A.» (12 juin 1937).

• *Autres livres et articles:*

- André MALRAUX, *L'Espoir*, Editions Gallimard, Coll. Le Livre de Poche, n° 162-163, 1965 (1ère édition: 1937).
- Robert KANTERS, «Le Délire logique de Julien Segnaire», *La Gazette des Lettres*, 16 octobre 1948.
- Thierry MAULNIER, «Le Délire logique», *La revue Hommes et Monde*, octobre 1949, pp. 288-293.
- M. ARLAND, «De la violence à l'angoisse», *Les Cahiers de la Pléiade*, automne 1948 - hiver 1949, p. 23-24.
- Benoît BRAUN, «La vie littéraire. Roman d'avant-hier et de ce matin», *Les Beaux-Arts*, n° 581, 10 octobre 1952, p. 2.
- Roger STÉPHANE, «Il faut parler de Segnaire», *L'Observateur politique, économique et littéraire*, n° 130, 30 octobre 1952, p. 16.
- Denis MARION, «Portrait d'un héros», *Le Soir*, n° 312, 8 novembre 1952, p. 6.
- Benoît BRAUN, «La vie littéraire. L'après-guerre n'est pas terminée», *Les Beaux-Arts*, n° 695, 3 juin 1955, p. 2.
- Jean-Charles PICHON, «Julien Segnaire. Les Dieux du sang», *France Observateur*, n° 270, 14 juillet 1955.
- Jean-Louis BORY, «De sang et de bêtise», *Samedi-soir*, n° 525, 20-26 juillet 1955, p. 2.
- Robert POULET, «Julien Segnaire: Les Dieux du sang», *Rivarol*, n° 238, 4 août 1955, p. 13.
- René BOURDIER, «Le «rachat» des héros», *Les lettres françaises*, n° 585, 15-21 septembre 1955, p. 3.
- Claude ELSEN, «Julien Segnaire: Les Dieux du Sang», *La Nouvelle Revue Française*, novembre 1955, pp. 968-970.
- Georges PIROUÉ, «Le Rendez-vous des Vivants, par Julien Segnaire», *Le Mercure de France*, juin 1962, pp. 315-316.
- Georges BOUILLON, «Julien Segnaire. Au rendez-vous des vivants», *Marginales*, n° 84-85, juin-juillet 1962, pp. 81-83.
- Denis MARION, «Le rendez-vous des vivants», *Marginales*, n° 84-85, juin-juillet 1962, pp. 44-45.
- Bernard WILHELM, *Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Berne, 1966.
- «L'escadrille André Malraux», *Le Magazine Littéraire*, n° 11, 1967, propos de Julien Segnaire recueillis par J.-J. Brochier, pp. 12-18.
- *Entretien Jacques Gérard-Libois - Paul Nothomb*, Paris, 29 mai 1969, document dactylographié (inédit).
- Rodolphe LACASSE, *Hemingway et Malraux. Destins de l'homme*, Montréal, Québec, Canada, Editions Cosmos, 1972.
- Christian SCARCEZ, *Julien Segnaire*, mémoire de licence en philologie romane, Université de Liège, Faculté de philosophie et lettres, 1972-1973.
- Jean LACOUTURE, *Malraux, une vie dans le siècle*, Editions du Seuil, Collection Points, Série Histoire, H22, 1976.
- Robert S. THORNBERRY, *André Malraux et l'Espagne*, Genève, Librairie Droz, 1977.
- *Interview de M. Paul Nothomb et de Mme Margot Develer par M. José Gotovitch*, 1e partie (le 23 novembre 1985) et 2e partie (le 10 février 1986), documents dactylographiés (inédits).
- Serge GOVAERT, «Deux Nothomb», *Le Drapeau rouge*, 2 mai 1986.

- Joseph JURT, «Le dernier survivant de «l'Espoir»», *Le Monde (des livres)*, 15 décembre 1990, p. 11.
- José GOTOVITCH, *Du Rouge au Tricolore. Résistance et Parti communiste (Les Communistes belges de 1939 à 1944)*, Bruxelles, Editions Labor, Archives du futur-Histoire, 1992.
- Marc QUAGHEBEUR, «Quand Paul Nothomb faisait d'André Malraux un personnage de roman», *André Malraux: la foi en l'homme*, Actes du colloque organisé par Instituto de Estudos Franceses da Faculdade de Letras de Coimbra e Ministério francês da Cultura, 27 a 29 de abril de 1994, in *Confluências*, n° 11, Novembro 1994, pp. 165-198.
- Alain DELAUNOIS, «Entretien avec Alain Delaunois, Novembre 1994 (inédit)».
- Alain DELAUNOIS, «Paul Nothomb sur les chemins de l'Eden» (entretien de Paul Nothomb avec Alain Delaunois), *Le Carnet et les Instants*, n° 85, du 15 novembre 1994 au 15 janvier 1995, Communauté française de Belgique, Direction Générale de la Culture et de la Communication, Promotion des Lettres, pp. 10-12.
- Jean-Pierre SICRE, «Note de l'éditeur» à *N'y être pour rien* de Paul Nothomb, Paris, Ed. Phébus, 1995, pp. 11-16.
- Pierre-Robert LECLERCQ, «Interdit de combat», *Le Monde (des livres)*, 10 février 1995, p. IV.
- Nicolas WEILL, «Se sauver du désespoir», *Le Monde (des livres)*, 10 février 1995, p. IV.
- Jacques FRANCK, «Un homme dans la guerre...», *La Libre Belgique (La nouvelle Libre Culture)*, 24 mars 1995, p.4.
- Alain DELAUNOIS, «Les incertitudes de Paul Nothomb» (entretien de Paul Nothomb avec Alain Delaunois), *La Cité*, 6 avril 1995, pp. 46-47.
- Ghislain Cotton, «La vie est un songe», *Le viif/express*, 23 février 1996, p. 79.
- Françoise DELMEZ, «L'éternité retrouvée», *Le Carnet et les Instants*, n° 92, du 15 mars au 15 mai 1996, p. 49.
- Jean-François NOTHOMB, «L'oeuvre biblique de Paul Nothomb», *Les Nothomb, La Revue générale*, n° 3, mars 1996, pp. 43-53.